NNÉE — T. 7 N° 154. — 27 MAI 1922

LA DOCUMENTATION CATHOLIQUE



veniat Regnum Tuum

PARAIT LE SAMEDI (*46 fascicules par an; tables semestrielles*)
PRIX DU NUMÉRO : 0 FR. 60
Abonnements : Six mois, 11 fr.; un an, 20 fr. Etranger, 13 et 25 fr.

BUREAUX : 5, RUE BAYARD, PARIS-VIII[e]
(Chèques postaux : *Maison de la Bonne Presse, Paris*, C[ie] N° 1668.)

Les Questions Actuelles — Chronique de la Presse — L'Action Catholique — Rev. d'Organisation et de Défense Religieuse

Sommaire analytique

« LES QUESTIONS ACTUELLES » et « CHRONIQUE DE LA PRESSE

Autour de la Conférence de Gênes

LE SAINT-SIÈGE ET LA RUSSIE

La mission de salut de l'Église continue.

La *Semaine religieuse de Paris* (20. 5. 22) a publié ce « Mot du Cardinal » :

Diplomatie pontificale. — Les hommes politiques semblent poursuivre en vain la solution du problème de la paix. Elle les fuit, comme un décevant mirage, de conférence en conférence. Où et quand l'atteindront-ils ?

Le Pape travaille, de son côté, à la même œuvre. Au-dessus des passions politiques et des conflits d'intérêts, il montre la vraie fraternité, fondée sur un Evangile de justice et de charité.

Ainsi se continue à travers les siècles la mission de salut que l'Eglise accomplit ici-bas.

La paix est fille de l'ordre. Et l'ordre n'est rien qui se maintient seulement par la force. Il n'a de valeur assurée que par l'union des âmes dans la vérité, dans la discipline des sentiments et des volontés... Cela est vrai de toute association de personnes, de tout groupement, de toute « société » de nations.

Or, de tous les moyens d'union, la religion est le plus efficace. Qui travaille pour elle collabore à l'œuvre de paix. Sauvegarder, défendre, promouvoir les vérités religieuses, les intérêts religieux, c'est donc — indépendamment des résultats surnaturels et éternels — garantir l'ordre public et « consolider la base de toute civilisation ».

Le Pape, ces temps derniers, le rappelait aux représentants des nations assemblées à Gênes. Les yeux jetés sur la Russie, qui se débat dans d'atroces convulsions, il ne se contentait pas d'y envoyer aux affamés des secours recueillis dans le monde catholique, il réclamait la pleine liberté de conscience pour les citoyens russes ou étrangers, la garantie de l'exercice public et privé de la religion, la restitution des immeubles appartenant aux différentes Confessions religieuses.

Charitable intervention et grande vue d'avenir ! Comme toujours, l'action pontificale souleva des critiques. Mais qu'importe ? Cela ne change rien à la réalité des faits ; et les faits, un jour ou l'autre, produiront leurs fruits bienfaisants.

La diplomatie des Papes, inspirée de l'Evangile, guidée avant tout par le souci de la diffusion à travers le monde de la doctrine et de la morale catholiques, est, de toutes, la plus utile, parce qu'elle vise un idéal vraiment divin de justice internationale, donc de respect de tous les droits, de collaboration amicale, de progrès constant et de paix durable.

Mais, pour l'atteindre, il faut passer par Rome — ou s'en inspirer.

✝ LOUIS, card. DUBOIS,
archevêque de Paris.

Les critiques dont parle Son Eminence, nées de l'incompréhension du geste pontifical ou germées en des esprits malveillants, ainsi que les répo — bien faciles — à ces critiques sont comme r mées dans les quelques articles de journaux revues reproduits ci-dessous.

Cette simple juxtaposition de textes authenti sera pour les lecteurs de bonne foi la meill justification du Saint-Siège.

Le prétendu Concordat entre le Vatican et le Kremlin.

Du *Matin* (10. 5. 22), sous ces titres dive « sensationnels » : « Un accord dangereux. Le Vatican va-t-il faire sans le vouloir le jeu Soviets ? — En opposant le catholicisme à l'or doxie, les bolcheviks désirent surtout déchris niser la Russie » :

Une dépêche de Gênes, en date du 22 avril, an çait la signature d'un traité entre le Vatican e Soviets.

Certains indices permettent de croire que nouvelle pourrait n'être pas dénuée de fondem

Dès les derniers temps du pontificat de Benoît les bolcheviks ont fait des démarches pour con un arrangement avec le Saint-Siège. Ils ont inv leur « tolérance » religieuse et ont prié le d'envoyer un représentant à Moscou, offrant échange d'ouvrir leurs frontières aux mission qu'il plairait au Pape d'envoyer en Russie. I rompus par la mort du pape Benoît XV, les p parlers ne tardèrent pas à reprendre entre le car Gasparri et M. Vorovsky (1), chef de la mis bolchevik à Rome.

Les bolcheviks poursuivent un double but :

---

(1) Sur Vorovsky, voici quelques détails donnés l'*Opinion*, 6. 5. 22, p. 476, d'après l'ouvrage publi russe par le général Spiridovitch, l'*Histoire du bo visme en Russie*, Paris, 1922 :

« Vorovsky ou Borovsky (Vaclav), de nationalité naise et de religion catholique, naquit à Moscou en 1 c'est à l'Université de cette ville qu'il fit ses études. tard il s'attribua parfois le nom de Michel Schwar le pseudonyme « Orlovsky ».

» En 1891, Vorovsky s'affilia au Cercle révolution polonais « Kolo » ; en 1896, lors des fêtes du co nement, il fut déporté dans le gouvernement de Vol et soumis à la surveillance de la police pour un t de trois mois.

» En 1897, la police de la sûreté connut Vor en qualité de meneur d'une propagande révolution parmi les ouvriers des fabriques de Moscou. Arrêt 1898, il fut déporté au gouvernement d'Orel pour ans ; ce terme expiré, il lui fut défendu de séjo dans les capitales. Il quitta aussitôt la Russie et d membre du parti russe ouvrier socialiste démocrate.

» Vorovsky rencontra Lénine à Stockholm en avr. à son arrivée de la Suisse. C'est à Stockholm que fut certé, par les représentants du Gouvernement alle et Lénine, le plan de renverser le Gouvernement p soire en Russie et de disloquer l'armée russe. Appa ment, Vorovsky prit part ou du moins assista à délibération. »

Actuellement, Vorovsky est représentant officiel des cheviks en Italie. (Toutes les notes sont de la *Docum tion Catholique.*)

faire reconnaître implicitement par Rome et iter ainsi la besogne à certains Etats qui ne anderaient pas mieux que de suivre un pré-nt;

orceler la foi unique des Russes entre le plus de ances possible, diviser les populations en con-ons concurrentes et ennemies pour les dominer facilement.

Vatican, de son côté, désire trouver une base tente avec les bolcheviks qui, sans trop engager oint de vue politique, permettrait à la charité olique de s'exercer en Russie.

Une entente serait intervenue [1].

es pourparlers engagés ont-ils réellement abouti? ur quelles bases? La manœuvre bolchevik a-t-elle si? Une entente serait-elle intervenue entre le can et le Kremlin rouge? L'attitude de Mgr l'ar-êque de Gênes permettrait de le craindre.

si nous en croyons des renseignements puisés meilleures sources, le pacte signé par le car-l Gasparri et M. Vorovsky recevrait un com-cement d'exécution: *la mission soviétiste à Rome it visé le mercredi 26 avril les passeports de ecclésiastiques catholiques qui vont s'embar-, avec un chargement de blé, à bord d'un pa-bot du Lloyd Triestino, à destination d'un port la mer Noire, puis de la région de la Volga* (2).

n assure même que, selon les conventions pas-entre Moscou et le Vatican, l'Eglise catholique it *le droit* de faire de la propagande religieuse Russie et qu'elle pourrait obtenir certains privi-s d'ordre économique et matériel afin d'asseoir lement son influence et de fortifier son action (3).

ns un mémorandum communiqué à M. Bar-, le 9 mai, par Mgr Pizzardo, le Vatican demande puissances représentées à Gênes que soient insé-dans l' « accord » à intervenir avec les Soviets lauses suivantes:

1° La pleine liberté de conscience pour tous citoyens russes ou étrangers est garantie en Russie.

2° Est aussi garanti l'exercice privé et public de la religion et du culte (1).

On en voudrait conclure que le Vatican tend à modifier sa politique à l'égard des bolcheviks.

Mais que demande-t-on aux bolcheviks? Des promesses solennelles. C'est pour eux monnaie courante. Ils n'ont jamais hésité à en faire, pas plus qu'ils n'hésitent à les trahir.

Une pente dangereuse.

On peut craindre que, dans son désir de rapprochement avec le royaume d'Italie, le Saint-Siège ne se laisse trop entraîner par les tendances de la politique actuelle du gouvernement italien.

Il est bon qu'on sache que des renseignements certains, récemment parvenus de Russie, prouvent que la religion gagne énormément de terrain et que la Tchéka [« Commission extraordinaire », sorte de Comité de salut public] se montre totalement impuissante à en enrayer les progrès. Les membres du clergé et particulièrement ceux du bas clergé, qui vivent de la vie du peuple, purifiés par la souffrance, les privations et les persécutions, ont repris une haute conscience de leur mission et ont reconquis le cœur des populations dont ils furent trop souvent jadis les pasteurs négligents, voire corrompus.

Reprenant avec une héroïque abnégation son rôle traditionnel en face des entreprises destructives des barbares, l'Eglise orthodoxe est aujourd'hui l'unique gardienne de ce qui demeure vivant, à travers des épreuves inouïes, des traditions et du passé de l'ancienne, de la sainte Russie.

Qu'on ne s'y trompe point, les efforts révolutionnaires les plus violents viendront fatalement se briser

---

(1) Les sous-titres sont du *Matin*.

(2) Souligné par le *Matin*.

(3) Le *Petit Parisien* (9. 6. 22) donne à ce sujet les formations » suivantes:

« Gênes, 8 mai (d'un de nos envoyés spéciaux). — Il ble que les conversations qui se sont multipliées is deux semaines entre la Rome catholique et les ésentants de la Russie des Soviets aient abouti jus-présent à deux accords.

Le premier, signé pour le Vatican par le cardinal arri et pour le Kremlin par Vorovsky, est une entente rale déterminant le statut des membres du clergé lique en Russie et divisant la Russie en trois zones vées respectivement à l'activité de trois Congréga-nommément désignées: la région de Pétrograd aux *mptoristes*, celle de Moscou aux *Jésuites*, celle essa aux *Frères du Verbe de Dieu*. Provisoirement, que les relations entre la République socialiste fédé-e des Soviets et la France, la Belgique et l'Angleterre, seront pas modifiées, les religieux originaires de ces et appartenant aux Ordres cités ne seront pas admis ussie.

Le deuxième accord, d'une portée moins générale, a conclu avec le général des Jésuites et fixe les con-ns auxquelles les membres de la Compagnie de Jésus ront exercer leur mission éducatrice et charitable la région qui leur est spécialement dévolue.

On assure que le communiste Pierre Pascal, ancien er français et fervent catholique, aurait participé à négociations d'une façon efficace. Il faut noter, en les cas, que leur résultat modifie profondément libre religieux de l'Europe orientale et que le clergé nais, hostile à l'orthodoxie comme à l'uniatisme, diminuer sa puissance auprès de la secrétairerie t, qui, jusqu'à présent, fondait principalement sur es tentatives de pénétration dans les anciennes terres tes. »

(1) Voir le texte officiel de ce mémorandum, publié dans la *Doc. Cath.*, t. 7, col. 1211, d'après les agences, qui l'avaient extrait d'un article de l'*Osservatore Romano* des 15-16. 5. 22. Dans cet article, l'organe du Vatican fait l'historique de la remise de ce mémorandum aux délégués des Puissances principales représentées à Gênes et en relations diplomatiques avec le Saint-Siège, ainsi qu'à M. Facta, non comme ministre des royaumes d'Italie mais en qualité de président de la Conférence de Gênes.

L'*Osservatore* signale également, au sujet des demandes du Saint-Siège, une erreur du « grave » (*sic*) *Temps*. La voici: M. Herbette, dans le « Bulletin » daté du mercredi 10. 5. 22, prétendant que le Pape avait uniquement réclamé aux bolcheviks « la restitution des biens appartenant aux Communautés catholiques », ajoutait: « Il pouvait réclamer la restitution de toutes les propriétés religieuses en Russie. Tout en défendant ainsi les biens des communautés catholiques, il aurait soutenu la chrétienté orthodoxe dans sa résistance aux spoliateurs. Mais que voit-on? Le Saint-Siège esquive la question de la propriété. Tout se passe comme si la diplomatie pontificale ménageait les bolchevistes pour prendre, avec leur connivence, la place de l'Eglise orthodoxe, qu'ils s'acharnent à persécuter. »

Or, répond l'*Osservatore*, le mémorandum, dans son numéro 3, exige que « les immeubles qui appartenaient ou appartiennent encore à quelque confession religieuse que ce soit, lui seront rendus et respectés ». [Cf. *D. C.*, t. 7, col. 1211.] « Sous le nom d'*immeubles* sont compris non seulement les édifices destinés d'une façon ou d'une autre au culte: églises, palais épiscopaux, presbytères, écoles, Séminaires, etc., mais encore les propriétés de rapport. Comme, en Russie, l'Eglise catholique ne possédait pas de telles propriétés, dont au contraire l'Eglise orthodoxe était dotée en abondance, on doit conclure que le mémorandum favorisait davantage l'Eglise orthodoxe que l'Eglise catholique. »

A la date du 20 mai, le *Temps* n'avait pas encore donné acte de cette rectification.

contre le mur de la résistance passive, mais patiente et acharnée, de cent millions d'âmes.

Contre l'Eglise et la religion, les dirigeants de Moscou ont tenté de se servir des armes de la persécution; ils ont traqué et fusillé des prêtres et des fidèles; le christianisme russe a de nouveau ses martyrs et ses saints, mais la persécution, selon une loi secrète et constante, loin d'affaiblir les croyances, leur a donné un regain de vie et les a enracinées plus profondément dans le cœur des hommes.

Diviser pour régner.

Avec ce génie démoniaque de la destruction qui le caractérise, le bolchevisme entreprend maintenant de miner l'obstacle qui lui barre la route en employant la seule arme qui puisse être efficace. Pour lutter contre une religion, il faut dresser contre elle une ou d'autres religions.

Quelle que soit la pureté certaine de ses intentions, la Curie romaine doit bien comprendre le rôle qu'on veut lui assigner et qu'on lui propose de jouer. Le catholicisme, dans l'idée des bolcheviks qui s'apprêtent à l'opposer à l'orthodoxie, de même qu'ils feront sans doute du protestantisme, doit servir d'instrument pour diviser contre elle-même, pour déchirer plus profondément encore, puis finalement pour déchristianiser la Russie.

Si le dessein, très noble, que se propose le Vatican est, comme on l'a dit, de travailler à refaire l'unité de la chrétienté, c'est en mettant son immense puissance morale au service de l'Eglise russe crucifiée, en la défendant, en dénonçant à l'opinion du monde civilisé l'indignité des persécuteurs que le siège de Rome pourra préparer le terrain à l'union future des Eglises chrétiennes d'Orient et de l'Eglise d'Occident (1).

GEORGES BATAULT.

Démentis de l' « Osservatore Romano »

L'*Osservatore Romano* du 5. 5. 22 a inséré
démenti officiel :

Un grand nombre de journaux — et, depu
quelque temps, c'est un fait quotidien — publier
des informations relatives à de nouvelles tractatior
entre la Russie et le Saint-Siège. Ils en signaler
même des résultats concrets concernant les cath
liques en Russie et la création d'une représentatio
du Vatican à Moscou.

Rappelons que le 7 avril l'agence *Stefani* a con
muniqué une information datée de Londres d'apr
laquelle « des négociations seraient en cours entre
Vatican et Moscou en vue d'un accord relatif à
reconnaissance des droits des catholiques romains
à l'autorisation pour les missionnaires de cette re
gion de pénétrer en Russie ».

Nous avons à cette occasion, dans notre numéro 8
publié ce bref démenti :

« Une telle information est inexacte. Elle provie
du fait qu'un accord a été conclu en vue de pe
mettre au Saint-Siège d'envoyer en Russie ses propr
délégués qui distribueraient eux-mêmes les secou

---

(1) Rappelons ici que, dès 1919, S. S. Benoît XV intervint *officiellement* auprès de Lénine en faveur des « orthodoxes » persécutés.

Le 12. 3. 19, en effet, le cardinal Gasparri envoyait le télégramme suivant :

« Lénine (Moscou),

» De source sérieuse, on rapporte que vos partisans persécutent les ministres de Dieu, surtout ceux qui appartiennent à la religion russe, appelée orthodoxe. Le Saint-Père Benoît XV vous conjure donner des ordres sévères afin que les ministres de n'importe quelle religion soient respectés. L'humanité et la religion vous en seront reconnaissantes. »

A ce télégramme, M. Tchitchérine, commissaire des Affaires étrangères du Gouvernement maximaliste, répondit par la dépêche qui suit :

« Cardinal Gasparri (Rome),

» Ayant reçu votre radiotélégramme 12 mars, je suis en mesure de vous assurer que la source sérieuse mentionnée dans ce radio vous a induit en erreur. La Séparation de l'Eglise et de l'Etat ayant été accomplie en Russie, la religion y est traitée comme une affaire privée. Il est donc absolument faux de parler de persécution des ministres de la religion. Il ne se produit, dans notre pays, aucun fait analogue à ceux qui étaient la règle à l'égard des orthodoxes là où dominait l'Eglise catholique romaine. Vu l'intérêt spécial dont vous faites preuve à l'égard de la religion que l'Eglise romaine catholique considérait, jusqu'à présent, comme schismatique et hérétique, et que vous qualifiez comme orthodoxe, je puis vous garantir qu'aucun ministre de cette religion n'a souffert pour ses convictions religieuses, et quant à ceux d'entre eux qui ont participé à des conspirations contre le Gouvernement soviétiste et contre le pouvoir des ouvriers et des paysans, nous avons procédé dans le traitement que nous leur avons infligé, du point de vue
qu'ils doivent être soumis aux mêmes lois que les aut
citoyens, et qu'aucune situation privilégiée, par rapp
aux laïques, ne doit leur appartenir. Vu l'esprit de so
darité témoigné par vous à l'égard des ministres de
religion orthodoxe, je puis vous mentionner que
richesses immenses recueillies par eux furent découver
en particulier dans les cloîtres, et qu'au milieu de
disette générale provoquée par les mesures dirig
contre nous de la part des Puissances alliées et associ
— contre lesquelles vous n'avez cependant élevé aucu
protestation, — certains de ces ministres de la religi
avaient amassé en cachette des stocks énormes de com
tibles dont ils privaient ainsi notre masse populai
Vous nous informez que le Chef suprême de l'Egl
catholique romaine nous conjure de changer notre a
tude envers le clergé orthodoxe, mais une telle marc
de sollicitude pour ce dernier nous arrive au moment
l'action franche et décidée de nos autorités populai
a mis à nu les fraudes par lesquelles le clergé tromp
les masses populaires, fondant son ascendant sur le m
songe.

Dans les sépulcres d'or, d'argent, de pierres précieu
qui contenaient ce que le clergé nommait les saintes
liques incorruptibles d'Artenius de Pinega, de Tikhon
Zadonsk, de saint Mitrophanius de Voronèje, du pri
Constantin et de ses enfants, Michel et Théodore,
Makarius de Kaliazine, des évêques Jean et Théodore
Souzdal et autres, on découvrit quelques ossements
pourriture tombant en poussière [dans la croyance
peuple russe, tout corps de saint doit demeurer int
— Note de la *D. C.*], *beaucoup de coussins ouatés*
même des bas féminins. Il me paraît nécessaire de f
ressortir que c'est juste à ce moment que nos action
l'égard du clergé ont eu le malheur de vous dépla

» Il est pareillement malheureux que les atroc
innombrables commises par les ennemis du peuple ru
par les Tchécoslovaques, par les Gouvernements de I
tchak, de Denikine, de Petlioura, et entre autres par
partis actuellement au pouvoir en Pologne, qui comp
des archevêques catholiques parmi les leaders — dont
agents font subir des tourments atroces aux champ
de la cause populaire qui tombent entre leurs mains
ont même assassiné la mission de notre Croix-Rouge
Pologne — n'aient point fait l'objet de protestation
votre part. La voix d'humanité pour laquelle notre r
lution populaire lutte n'est point respectée par c
qui se considèrent comme vos partisans, et aucune pa
de votre bouche n'est intervenue en sa faveur. »

(Texte publié dans le *Titre Censuré* du 10. 5. 19,
la partie en italique empruntée au *Temps* du 18. 3.
qui n'a inséré que ce passage avec, en tête, la phrase
cédente du texte du *Titre Censuré* : « Vous nous in
mez, etc.)

e Pape a destinés et destinera aux affamés de ce
»

us ne pouvons donc que confirmer le manque u de fondement de toutes ces informations sur ussie et le Saint-Siège et renvoyer purement et lement à notre avis du 7 avr. 1922.

eux jours après, le 7. 5. 22, l'*Osservatore ano* — « pour la troisième fois », insistait-il — osait un démenti aux assertions des journaux.

Supplique d'un écrivain orthodoxe à S. S. le Pape Pie XI.

ivers journaux du 7. 5. 22, entre autres l'*Intransigeant*, le *Gaulois*, les *Débats*, le *Matin*, la *e Parole*, ont publié intégralement ou en eure partie une « supplique à S. S. le pape XI » d'un écrivain russe célèbre, Dimitri ejkowski.

a publicité donnée à ce *factum*, l'influence certaines décisions du Saint-Siége qu'on lui ibue — bien à tort, — nous autorisent à le roduire en vue de mettre les catholiques en de à propos de ce « penseur » bizarre (1) :

Très Saint Père,

Que le nom de Celui avec qui pécheurs et réprouvés ont jadis conversé, de Celui qui jamais ne leur interdit de venir à lui, justifie la hardiesse de ma démarche auprès de Vous, son Vicaire et son Représentant.

Je ne suis qu'un humble serviteur de la parole et un chrétien. J'ai été témoin des souffrances inouïes de mon peuple et les ai moi-même éprouvées, témoin aussi des actes de ceux qui se disent ses représentants mais sont en réalité ses meurtriers. Et, si j'ai quitté ma patrie, c'est dans le but unique de consacrer mes faibles forces à faire connaître la vérité, à implorer la justice des hommes qui n'ont pas oublié Dieu.

Je ne suis pas seul. Il y a derrière moi tous ceux qu'on torture et fusille ; les cadavres qui pourrissent sans sépulture ; les temples profanés et pillés ; la folie des mères qui dévorent leurs enfants. Et il y a encore avec moi ceux qui, condamnés à périr, gardent cependant l'espoir du salut sinon pour eux-mêmes, du moins pour le monde.

Avec eux tous j'en témoigne à la face du Dieu vivant : ceux qui aujourd'hui parlent au nom de la Russie et disent être le pouvoir russe ne parlent pas au nom de la Russie, ce sont des imposteurs et ils ne sont pas les représentants du peuple russe mais ses assassins.

A bout de souffrance, les peuples d'Europe aspirent à la paix et se laissent aveuglément tromper. Mais puissent-ils se souvenir que c'est de la même façon et par les mêmes imposteurs que fut trompé le peuple russe. Quand ils disent « paix », c'est le carnage.

Sur la terre sacrée de l'Italie, des prêtres de l'Eglise d'Occident serrent de leur main qui a touché l'Hostie sainte la main ensanglantée de ces meurtriers. Savent-ils qu'à cette heure même, en Russie, l'on profane et l'on pille les temples, que l'on fusille la population désarmée qui s'assemble pour défendre ses églises et ses pasteurs, que les vases sacrés sont fondus en lingots pour être expédiés à l'étranger à des fins de propagande ou bien sont vendus par monceaux comme on vient de les vendre en Turquie ? Savent-ils, ces prêtres, que leurs paroles s'adressent à des violateurs de toute loi, qui, une fois parvenus au pouvoir, profaneront les temples étrangers comme ils ont fait des leurs ?

---

(1) M. Pierre de Quirielle voit en M. Merejkowski n écrivain penseur et artiste d'un talent puissant et inal..., un esprit profondément religieux, très attaché idées de rapprochement entre les deux Eglises ient et d'Occident » (*République Française*, 9. 5.

ette appréciation peut être complétée et précisée par d'un lecteur bienveillant de M. Merejkowski, qui nit cet « original » auteur « un des bons écrivains ujourd'hui, âme religieuse et tourmentée, idéaliste lé du désir de concilier la morale évangélique jusque s ses conseils avec le culte de la beauté païenne. On it un revenant des premiers jours de la Renaissance ». *vue Augustinienne*, 1906, p. 257.) En d'autres termes, Merejkowski rêve d'unir le froid et le chaud. En cela pparaît comme le type caractéristique de l'esprit russe. récédemment, le même chroniqueur avait écrit : I. Merejkowski est, avec MM. Rosanof et Minski, du nbre de ces laïques pour lesquels le christianisme est révélation toute récente, bien qu'ils soient nés et ils aient grandi au milieu de chrétiens. Ils ont entre- de rendre la vie à ce christianisme qu'ils ont décou- t et qu'ils n'avaient pas jusque-là soupçonné, parce il était mort. J'ignore si ce mouvement aboutira, ou tôt je doute qu'il aboutisse : il est pénétré d'un fernt rationaliste qui, pour avoir des airs de mysticisme, n est pas moins délétère. Il me semble, pour tout dire un mot, que ce mouvement n'est qu'un écho tardif mouvement néo-chrétien qui, en France, on le sait, abouti aux antipodes du but qu'il semblait pourvre. » (*Revue Augustinienne*, 1904, pp. 214-215.)

Comment comprend-il cette union des Eglises dont de Quirielle veut qu'il soit un champion ? Sa théorie ainsi exposée dans le compte rendu des séances de la iété philosophico-religieuse de Petrograd (*Novy Poul* ie nouvelle], nov. 1903, pp. 470-472) :

« Le christianisme, jusqu'à présent, a existé sous trois mes : l'orthodoxie, le catholicisme et le protestantisme. us tard doit apparaître un christianisme d'une quatrième nension qui comprendra en lui les trois dimensions écédentes. Ce christianisme sera essentiellement universel parce que, jusqu'à ce jour, aucune des trois lises n'a été universelle et ne peut l'être, chacune niant deux autres. Le principe de l'Eglise johannine, c'est mour. Jean seul a entendu le secret de l'amour suème, penché sur la poitrine de Jésus-Christ, secret de liberté qui n'est pas encore révélée. Ce principe de mour johannique est un principe totalement œcuméque, universel, et c'est pourquoi l'Eglise johannine est l'Eglise suprême du second avènement. C'est seulement en elle que sera révélée la vérité absolue du christianisme existant sous trois formes. L'Eglise johannine ne les détruira pas, mais les perfectionnera.... Notre cœur est ainsi fait que, vienne un catholique, aussitôt nous comprenons qu'il doive l'être ; de même pour un protestant... Dans l'Eglise orthodoxe, je ne compte sur aucune réforme : chaque tentative sera pitoyable et vaine, comme toutes ces sécessions particulières connues dans notre histoire, celle de Stéphane Iavorski dans le catholicisme et celle de Théophane Procopovitch dans le protestantisme... Toutes les nouvelles questions ne seront résolues que dans l'Eglise johannine. Les temps du Fils du tonnerre approchent : les nuages se condensent pour fondre sur la citadelle de Pierre. La nuée deviendra lourde, s'appesantira. On sent que quelque chose s'accomplit, on sent dans l'air l'approche de l'orage ; et voici que, lorsque l'orage johannique frappera sur la pierre dure et la fendra, alors du rocher jaillira une source d'eau vive. Pierre de nouveau pleurera... Je sais fort bien que personne encore n'entend mes paroles. Mais si, dans cette assemblée, il y a des gens en *rasso* [soutane des prêtres russes] ou sans *rasso* qui les ont senties, je les convie à s'écrier silencieusement dans leur cœur : « Venez, Seigneur Jésus. *Amen !* » (Cité dans la *Revue Augustinienne*, 1904, p. 216.)

Très Saint Père, à cette heure fatale non seulement pour la chrétienté d'Orient mais pour l'humanité chrétienne tout entière, nous crions vers Vous.

L'union des Eglises fut depuis longtemps le vœu de tous les esprits russes prophétiques qui ont prévu la catastrophe déjà consommée pour nous et dont le monde entier est menacé. « L'Eglise universelle » — « qu'il n'y ait qu'un seul pasteur et un seul troupeau » — telle est notre espérance, notre foi, notre amour.

Mais l'union est pour les deux Eglises également un grand acte d'amour et de sacrifice. Et là où est l'amour, là est l'esprit du Seigneur; « là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté ». L'œuvre de l'amour peut-elle être accomplie par les mains des hommes qui prêchent le fratricide universel, la guerre civile, comme l'unique méthode de l'action sociale ? L'œuvre de la liberté peut-elle être accomplie par les mains des plus grands violateurs qui aient jamais existé de mémoire d'humanité ?

Pour repousser de l'Eglise occidentale non seulement l'Eglise orientale mais tout le peuple russe, pour faire haïr l'union des Eglises comme une nouvelle arme d'asservissement, il n'est pas de meilleur moyen que l'union du Saint-Siège avec les pires ennemis de la Russie. Nous tous qui aimons la Russie, ne doutons pas que l'heure est proche où le joug exécré sera brisé. Mais la Russie délivrée ne pardonnera jamais à ceux qui voulurent profiter de sa faiblesse passagère pour faire peser sur elle la plus lourde des chaînes. Non, la Russie ne pardonnera jamais cela, ni dans la génération présente ni dans les générations futures. Si cet acte incroyable s'accomplit, si le Concordat du Saint-Siège avec la bande internationale qui s'intitule « le pouvoir soviétique russe » est signé, alors la sainte œuvre de l'union des Eglises sera ruinée à jamais.

Et non seulement notre conscience à nous, chrétiens d'Orient, mais aussi la conscience de toute l'humanité chrétienne se révoltera tôt ou tard contre cette œuvre sombre, car, en vérité, il n'y a pas d'œuvre plus sombre que de faire de l'Eglise du Seigneur l'arme de l'Esprit des ténèbres.

Non, que les puissances du siècle qui ont depuis longtemps renié Dieu reconnaissent le pouvoir des ennemis de Dieu, qu'elles adorent la Bête et disent : « Qui donc est pareil à la Bête et qui pourrait lutter avec elle ? » Nous croyons, nous, que Dieu ne permettra pas cette abomination : le Vicaire du Christ bénissant le règne de l'Antéchrist.

4 mai 1922.

D. MEREJKOWSKI.

Mise au point.

M. ROBERT HAVARD DE LA MONTAGNE répond dans l'*Action Française* (9. 5. 22) :

On est sensible à la douleur qui a dicté la lettre de Dmitri Merejkowski. Mais, en attendant que la Russie soit délivrée, faut-il que le Vicaire de Dieu abandonne les pauvres moujiks dont parlait Junius (1) ? Il n'est pas question, pour le Saint-Siège, d'une alliance avec Lénine ou Tchitchérine. Cette alliance est le fait de la basse politique mercantile qui inspire nos démocraties. Il s'agit d'exploiter non des mines de pétrole, mais un champ immense d'âmes en détresse. Et si le catholicisme romain, qui est l'ordre, conquiert la Russie, n'est-ce pas le désordre, en fin de compte, qui en subira quelque atteinte ?

(1) Dans un excellent « billet » de l'*Echo de Paris*, reproduit ci-après, col. 1286-1287.

D'autre part Mgr Signori a fait à la presse de Gênes la déclaration suivante (*Croix*, 2. 5. 22) :

Une partie de notre presse et de la presse étrangère, a-t-il dit, a donné aux conversations que j'ai eues avec M. Tchitchérine, alors qu'il était en face de moi comme commensal, une signification qui dépasse la réalité des choses. Il était naturel que, dans le bref échange d'idées que j'ai eu avec lui, je lui aie parlé de la situation du catholicisme en Russie; comme je lui avais rappelé la liberté dont jouissent les catholiques aux Etats-Unis, M. Tchitchérine observa que les Soviets accordaient, en Russie, la liberté à tous les cultes. M. Tchitchérine ajouta qu'un évêque catholique, à Moscou, l'avait sollicité d'établir un Concordat avec le Saint-Siège, mais qu'il lui avait répondu en déclinant cette offre précisément en raison même du principe de la liberté des différents cultes. Je m'en réfère à ce que m'a dit le représentant de la Russie soviétique sans commentaire d'un côté ou de l'autre.

Le Vatican et la Russie.

Un échec à la France.

Sous ce titre on lit dans l'*Europe Nouvelle* (6. 5. 22) :

« Ce sont des prêtres allemands qui évangéliseront la Russie pour Rome. Et en faisant les affaires de Rome, ils feront celles de l'Allemagne. »

Ne serait-il pas piquant et suggestif qu'après l'Allemagne le Saint-Siège fût la première des Puissances à reconnaître officiellement les Soviets en concluant avec eux un traité en due forme ? Les âmes candides, sans doute, recevront un choc à voir le successeur de Saint-Pierre conférer aux Soviets la solennelle consécration internationale. Nous n'en avons pas moins de grandes chances d'apprendre dès la fin de la Conférence, ou même avant, pour peu qu'elle se prolonge, la signature du Concordat russe. Car la Russie rouge n'est qu'une forme passagère de l'éternelle Russie, et le Vatican fait la politique de l'éternité. Pourquoi laisserait-il échapper la rare occasion d'obtenir de Lénine ce que ne lui aurait jamais donné aucun tsar et ne lui donnerait peut-être jamais aucun autre régime russe : cette liberté privilégiée d'où peut venir la fin du schisme millénaire, le triomphe de l'union des Eglises, la restauration de l'unité catholique, l'accomplissement du rêve que Rome caresse depuis plus de cinq siècles ?

***

Benoît XV, qui n'était point un esprit de large envergure, l'a rêvé comme ses prédécesseurs. Jeune auditeur, il avait cru voir un heureux présage dans l'alliance franco-russe alors à ses débuts : les constants efforts du Saint-Siège pour adoucir le sort des catholiques de Russie n'allaient-ils pas trouver désormais, un puissant appui dans l'autorité nouvelle que la France acquérait à Saint-Pétersbourg ? Parvenu au pontificat, sa politique de guerre ne s'explique que par ce même grand dessein. Il n'a vu le conflit européen que du point de vue oriental : les Russes à Sainte-Sophie, l'influence orthodoxe s'étendant sur les Lieux Saints, prédominante, bientôt exclusive ; les Uniates de Galicie et de Transylvanie menacés d'être ramenés de force à l'erreur grecque ; les Yougoslaves catholiques, Croates et Slovènes exposés à la pression des Serbes orthodoxes poussés par la Russie ; ces craintes ont dicté son attitude et son action. On l'a qualifié de germanophile ; il es

exact et plus juste de dire qu'il était russophobe. a révolution russe fit plus que d'écarter ces pé- Dans l'atmosphère nouvelle qu'elle créait, le de l'union reprit corps. Avec le tsar était tombé seulement le législateur impitoyable qui cour- le catholicisme sous les mesures d'exception, s aussi le chef de l'Eglise russe : décapitée et rientée, elle ne pouvait plus opposer à la péné- on catholique qu'une résistance affaiblie...

ascal, le Français catholique qui, depuis sa pre- e enfance, se tient pour appeler à réconcilier Russie avec Rome, a pu en concevoir l'idée en tique. Tchitchérine et ses amis n'en ont vu que ortée politique. Si vraiment, à la mode du Con- lat de Napoléon, on établit un régime de nomi- on des évêques par l'accord du pouvoir spiri- et du pouvoir temporel, le Pape en pourra tirer ré, mais le triomphe sera pour les Soviets. Ils nt, du coup, lavé leur tache originelle, et les tions diplomatiques régulières, rendues néces- s par cet accord, leur donneront le plus effi- moyen d'intervention quotidienne dans les ires politiques de l'Europe, du monde et des Etats les traitent encore en ennemis ou en réprouvés.

***

e résultat religieux de l'événement sera sans te assez faible. Dans bien des milieux catholiques, considère avec beaucoup de scepticisme les chances l'entreprise du Vatican en Russie. Qu'il s'agisse nion ou de catholicisation pure et simple, que ne agisse en Russie par des prêtres d'esprit libéral par d'impatients Jésuites, beaucoup estiment que masse russe est trop apathique, trop traditionna- e, et au fond trop indifférente pour en être eusement entamée. Mais les conséquences poli- es de l'accord peuvent être d'importance ; et si Alliés avaient encore une idée en commun sur Russie, ils auraient de quoi méditer sur ce double : la Pologne fera les frais de la réconciliation e Berlin et Moscou, et l'Allemagne en tirera bénéfices.

uprès des cent millions de Russes, que compte- t désormais, pour la Curie, vingt ou trente mil- s de Polonais ? Contre le tsarisme et contre l'Al- agne du Kulturkampf, ils étaient l'armée du holicisme, des atouts dans le jeu de l'Eglise. Mais, Russie enfin réconciliée et l'Allemagne docile au tre, ces souvenirs même deviennent importuns la Pologne pourrait ne pas tarder à s'en aper- oir.

u temps où la défense du catholicisme en Rus- prenait, par nécessité, l'aspect d'une lutte contre nationalisme orthodoxe du régime tsariste, les tres polonais étaient la milice prédestinée de glise. Aujourd'hui que le pouvoir soviétique laisse Russie le champ libre à l'expansion catholique, Vatican se gardera de compromettre ses succès faisant appel au clergé d'une nation que, depuis traité de Riga, tout bon Russe tient pour une nemie, haïe désormais à l'égal de la France. Ce t des prêtres allemands qui évangéliseront la ssie pour Rome. Le traité de Rapallo leur assu- a, dans la République socialiste fédérative des viets, les avantages de leur nationalité, le Con- dat ceux de leur caractère sacré ; et, en faisant affaires de Rome, ils feront celles de l'Allemagne.

Ces perspectives peuvent laisser l'Angleterre indif- ente. Elles n'échapperont pas à l'attention in- iète de l'Italie ; mais l'Italie, dans l'état actuel ses relations tant avec les Soviets qu'avec le tican, a plus d'un moyen de se retourner. C'est France qui, une fois de plus, payera les pots cassés. Elle les payera indirectement par la Pologne, et directement par elle-même.

Crier au scandale, à la trahison, quelle naïveté ! Chacun, à Gênes, ne fait-il pas ses affaires ? Le roi d'Italie a flirté avec M. Tchitchérine ; l'archevêque a trinqué avec lui. Nous avons regardé. Mais avons-nous su voir et comprendre ?

XXX.

Le catholicisme, salut de la Russie.

Un « Billet de Junius » répond fort justement dans l'*Echo de Paris* (8. 5. 22) :

J'ai entendu des catholiques critiquer, ces temps-ci, l'attitude du Vatican vis-à-vis du bolchevisme. N'ont-ils donc pas lu l'évangile de la Messe de l'autre dimanche : « *Et fiet unum ovile et unus pastor*... Et il n'y aura qu'une seule bergerie et qu'un seul pasteur ! » Peut-on s'étonner que le chef de l'Eglise fasse de cette parole la règle suprême de son action, et qu'apercevant une opportunité de réduire le schisme grec, il essaye de la saisir ?...

Le tsarisme est tombé, et avec lui le plus efficace principe de hiérarchie que possédât cette incohérente Eglise, dont M. Maurice Paléologue, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, nous révèle le trouble à la veille même de cette chute. Quelle conversation il nous rapporte de l'impératrice avec Mgr Théophane, un des évêques de l'Oural ; les prêtres dégradés, les sacrements vendus, la contagion de la morphine gagnant fidèles et clergé, voilà les maux que le prélat dénonce, et il conclut : « Je prévois de grands malheurs pour notre sainte Eglise, si son protecteur suprême, notre tsar vénéré, ne la réforme pas bientôt... »

Un autre témoin oculaire, cité, celui-là, dans un remarquable article des *Etudes* de mars dernier « sur le mouvement religieux en Russie depuis l'avènement du bolchevisme » (1), nous apprend comment les successeurs du tsar assassiné comprennent cette réforme. Elle consiste, pour eux, à la détruire, cette Eglise, et d'abord en vulgarisant officiellement le blasphème ; sur ce point, je transcris presque textuellement une anecdote bien significative. Il existe, dans une grande ville du Caucase, un orphelinat fondé pour les enfants des officiers tués pendant la guerre. Un jour, à l'heure du repas, et comme les trois cents petits pensionnaires se préparaient au *Benedicite*, un commissaire se présente : « Jeunes Russes, proclame-t-il, on vous a dit jusqu'ici qu'il y avait un Dieu et qu'il fallait le prier. C'est un mensonge. Il n'y a pas de Dieu. On vous trompait pour vous tenir sages. Maintenant, vous êtes libres. » Et, se tournant vers le directeur : « Vous répéterez cette même formule tous les jours, avant le repas. Chaque fois que vous y manquerez, on vous enlèvera dix de ces petits aristocrates, sauvés aujourd'hui de la mort par l'indulgence des Soviets, et vous ne les reverrez plus... » Imaginez de tels procédés de propagande fonctionnant sous toutes les formes d'une extrémité à l'autre du pays et calculez ce qui restera de cette orthodoxie déjà malade auparavant.

Assez, cependant, pour qu'une renaissance soit possible. La persécution a toujours eu ce résultat

---

(1) Sur la même question, voir le très remarquable exposé publié par le prince VOLKONSKY dans les *Echos d'Orient*, reproduit intégralement dans la *Documentation Catholique*, t. 6, pp. 130-140, longuement analysé dans les *Etudes* (5. 3. 22) par le R. P. MICHEL d'HERBIGNY et dans l'*Ami du Clergé* (18. 5. 22).

d'augmenter la foi des croyants qui résistent. Cette loi de l'histoire se vérifiera en Russie comme partout. Ce réchauffement de la foi chez une élite exaltée par l'épreuve aboutira-t-il à un renouveau de l'Eglise nationale, autant dire au renforcement du schisme ? C'est possible. Il est possible aussi que le souvenir de la dégradation où le petit clergé était tombé donne à ces chrétiens plus fervents le besoin d'une discipline plus sûre de leurs prêtres, — possible que la crainte de voir de nouveau pulluler les sectes leur fasse sentir le prix d'une religion vraiment une. « Il y a dans l'Eglise catholique romaine, disait Newman au P. Hyacinthe, une stabilité, une antiquité, une sécurité dont rien n'approche. »

Mais pour que les Russes qui auront conservé la grande espérance évangélique reconnaissent cette vertu réparatrice du catholicisme, il faut d'abord qu'ils la connaissent. Il faut qu'ils aient vu vivre et agir ses prêtres, si différents des leurs. Or, nous apprend encore cet article des *Etudes*, « la hiérarchie catholique n'est représentée, dans l'immensité russe et sibérienne, que par deux diocèses : celui de Saratov, pour les territoires voisins de la mer Noire, celui de Mohilev, démesuré et qui s'étend du Dniéper aux eaux japonaises ».

Personne mieux que Pie XI ne connaît cette misère. Sa mission en Pologne a précédé de si peu son accession au pontificat ! Qu'il en soit préoccupé douloureusement et qu'il cherche à ouvrir la voie à ses missionnaires, même en négociant avec les tyrans actuels de la malheureuse Russie, quoi de plus légitime ? Il ne poursuit pas, mercantilement, des buts d'ordre matériel comme M. Lloyd George, ni scélératement d'ordre politique comme M. Rathenau. Il pense au pauvre *moujik* russe autour duquel s'épaissit l'ombre. Il en a pitié. « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et il faut que je les amène. » C'est une autre parole du sublime Evangile du Bon Pasteur, et si ce bon pasteur rêve d'aller les chercher, ces « autres brebis », parmi les loups, il ne fait qu'obéir au Maître dont il est ici-bas le Vicaire.

JUNIUS.

« Un troupeau, un pasteur. »

De l'*Eclair* (10. 5. 22), sous le titre « La Russie et le Saint-Siège, ou Des sourires de l'archevêque de Gênes aux contrats de Krassine » :

Les sourires qu'ont échangés Tchitchérine et Mgr Signori, archevêque de Gênes, à la table du roi d'Italie, sont en passe de devenir historiques. Toute une nouvelle politique de l'Eglise romaine s'ébauche avec la Russie soviétique, dit-on, et les questions d'Eglises russes ou orthodoxes, hier inconnues ou dédaignées des publicistes, reprennent une vivante actualité.

L'Eglise russe n'a point une origine schismatique. C'est saint Ignace, et non Photius, qui lui donna son premier évêque. Elle reste catholique, avec des intervalles schismatiques, jusqu'au XIV[e] siècle (1). Il y a des saints russes au calendrier romain ; il y a, sur les autels russes, des saints de l'Eglise latine. Saint Nicolas de Bari, que les Grecs n'aiment p[as] est une des grandes fêtes de l'Eglise russe.

Plus que la « *procession* du Saint-Esprit » ou [la] primauté du Pape, les questions de nationalité o[nt] séparé, sous Boris Godounow, les Russes de l'Egli[se] de Rome. En acceptant la tutelle des tsars, l'Egli[se] russe perdait son indépendance. Boris Godounow ([...] avait bien dressé dans Moscou, siège métropolite, [le] trône d'un patriarche, mais son successeur vint, q[ui] à côté, installa celui du tsar, et tandis que, ci[nq] siècles durant (2), celui du tsar fut toujours occup[é] celui du patriarche resta toujours sans titulaire.

Il fallut la révolution pour relever dans Mosc[ou] le patriarche disparu. Par une coïncidence étrang[e] le Concile russe élisait Tykhon métropolite, tan[dis] que les maximalistes s'emparaient du pouvoir, pr[é]parant la venue de Lénine (3).

Le regard de Rome en Russie.

Cette même révolution, qui redressait l'Egli[se] russe, rouvrait à l'Eglise de Rome des espéranc[es] longtemps contenues.

Il y avait déjà des catholiques en Russie, du r[it] latin. Français, nous ne devons pas oublier l'i[n]fluence qu'eurent sur la société russe du début d[u] XV[e] [? XIX[e]] siècle les Jésuites qui avaient suivi Saint-Pétersbourg les nobles émigrés. Une Mme Sw[et]chine, un Galitsin sont les convertis immédiats o[u] indirects d'un P. Rozaven.

Même sous l'empire des tsars il y avait, en Russi[e] des prédicateurs catholiques. A Moscou, l'abbé Vid[al] était curé de Saint-Louis-des-Français ; le P. L[a]grange prêchait à Pétrograd ; des Assomptioniste[s] des Jésuites savaient prendre de l'influence.

Efforts, mais de portée infime, le tsarisme éta[it] par nature et définition antiromain. Contre Rome son Eglise il cristallisait, il unifiait les résistance[s]. Tant qu'à Moscou régnerait le tsar, il n'y avait p[as] de place en Russie pour le Pape.

Aussi, Rome devait-elle saluer avec joie la chu[te] du tsarisme. Elle ne marqua ce sentiment par a[u]cune manifestation. Ce n'est point dans les hab[i]tudes de sa charité. Mais, tout de suite, Benoît X[V] se mit à la besogne.

Dès le 1[er] mai 1917, il détachait de la Congrég[a]tion de la Propagande la section des Affaires orie[n]tales et l'érigeait en Congrégation nouvelle et aut[o]nome. Grand acte, car il signifiait aux Orientau[x] que Rome cessait de considérer leur pays comm[e] champ de missions et reconnaissait leurs Eglis[es] comme des Eglises authentiquement chrétienne[s]. « L'Eglise de Jésus-Christ n'est ni latine, ni grecqu[e] ni slave », disait Benoît XV. Tous les fidèles occupen[t] la même place devant le Pontife de Rome.

Presque en même temps qu'il fondait cette Co[n]grégation, le Pape créait à Rome un Institut orienta[l], Séminaire et Université à la fois, l'Institut guide l[a] formation des prêtres de tout rite qui veulent s[e] dévouer aux Eglises orientales. Il fait sa place à l[a] recherche intellectuelle dans l'examen des question[s] qui divisent les Eglises.

Puis, petit à petit, de Rome vers la Russie réou[]verte, des émissaires du Pape jetaient sur l'ancie[n] Empire orthodoxe le regard de Rome. De sa non[]ciature de Pologne, Mgr Ratti, aujourd'hui Pap[e] observait la Lituanie, l'Esthonie, les pays baltes [...]

---

(1) Depuis le IX[e] siècle, l'évêque ou le métropolite de Kief, métropolite de toutes les Russies, était nommé et sacré par le patriarche de Constantinople ; cet usage se perpétua au moins jusqu'au XII[e] siècle. — D'autre part, le schisme entre Constantinople et Rome peut être considéré comme définitif en 1054, sous le patriarcat de Michel Cérulaire ; c'est donc dès le XI[e] siècle que *matériellement* l'Eglise gréco-slave de Russie est séparée de Rome.

(1) Boris Godounof gouverna la Russie de 1598 à 160[5].

(2) Le patriarcat fut supprimé par Pierre le Gran[d] qui le remplaça, en 1721, par le Saint-Synode.

(3) Cf. sur le rétablissement du patriarcat en Russ[ie] l'article du prince VOLKONSKY (*Documentation Catholiqu[e]* t. 6, pp. 130-140).

...aniens. Le P. Genocchi tentait d'arriver à ..., le P. Delpech visitait la Tartarie, la Géor..., l'Arménie, et, dans la lointaine Sibérie, ...r de Guébriant, aujourd'hui supérieur des ...sions étrangères, jetait la parole de Rome, d'u...n et de charité. Dans leurs nonciatures de Prague ...de Bucarest, Mgr Micane [Micara] et Mgr Mar...gi ne restaient point inactifs, ne demeuraient ... inutiles.

...t tandis que de Lettonie, d'Esthonie, de Fin...de, d'Ukraine, des ministres venaient près du ...ican accréditer leurs Gouvernements, le Pape in...uait un vicariat apostolique en Finlande et créait ...iga un siège épiscopal.

La charité de Rome pour la Russie.

...ais les autres Russes, ceux que le malheur des ...ps asservissait aux Soviets, souffraient de faim dans ...mense Empire autrefois grenier de l'Europe, des ...lliers d'enfants mouraient, des innocents dans les ...hots attendaient l'assassinat. Pour nourrir ces affa...s, pour sauver ces innocents, pour tenter d'arra...r le tsar et sa famille à l'inévitable assassinat ...car le Pape est le seul qui tenta quelque chose, ...le Vatican n'hésita pas à causer avec les Soviets. ...vivaient, avaient puissance, exerçaient le gou...nement de fait. Pour ces besognes de charité, ...r secourir ceux qui allaient mourir, la puissance ...rituelle du Pape devait-elle s'enfermer dans les ...mes ? Pie VI et Pie VII, autrefois déjà, ne l'a...ent pas pensé qui, au grand scandale de l'Eu...e d'alors, avaient serré les mains des révolution...ires encore dégouttants du sang de Louis XVI, de ...lliers de nobles et de prêtres.

...ntre le Saint-Siège et la Russie, il y a des rap...ts de charité, il n'y a pas de rapports d'ordre ...itique ; l'*Osservatore Romano*, officiellement, le ...ait hier encore.

...Et, après tout, si des rapports se nouaient qui per...ttent à l'Eglise catholique de jeter en Russie ses ...ssionnaires et son esprit, quel mal y aurait-il ? Je ...rrive pas à saisir quand on me dit que ce serait ... détriment des intérêts français, quand on prétend ...e les sourires de Rome à la Russie soviétique des...vent notre politique.

...Je ne comprends pas comment une Russie péné...e de catholicisme sera plus antifrançaise qu'une ...ssie orthodoxe ; comment une Russie où seraient ...nouveau en honneur les vertus chrétiennes de jus...e, de paix, de morale, de probité, de respect des ...ntrats et de la propriété légitime serait en opposi...n avec les intérêts français, avec la politique fran...ise, qui s'appuie sur ces réalités morales.

Que le catholicisme de Rome pénètre en Russie, le ...tablissement moral de cet immense Empire s'en...ivra fatalement. Et la première conséquence de ...tte résurrection spirituelle de la Russie sera l'ordre ...rmal revenu dans les transactions, le travail à nou...au ennobli, toute l'économie d'un peuple retrouvée.

J'aime mieux, pour les intérêts français eux-mêmes, ... sourires que s'adressaient Tchitchérine et les digni...ires de l'Eglise romaine aux contrats qu'échangent ...assine et la *Royal Dutch*.

VICTOR BUCAILLE.

L'attitude des protestants.

De M. ROBERT HAVARD dans la « Revue de ...esse » de l'*Action Française* (9. 5. 22) :

M. Philouze note, dans le *Câblogramme*, que, ...medi dernier, le Consistoire des Eglises protestantes ...tenu à Genève une séance solennelle, et voté à l'unanimité, moins une voix, une protestation vigoureuse contre la politique d'abdication des puissances civilisées devant le régime bolcheviste :

« Cette protestation flétrit, en termes énergiques, l'esprit d'affairisme, le bas matérialisme qui inspire les débats ; elle condamne l'obséquiosité presque générale des représentants des puissances à l'égard des délégués des Soviets et déclare scandaleuses les festivités (*sic*) et les réceptions de la Conférence, qui constituent un véritable défi à l'opinion et particulièrement aux humbles et aux petits.

» Le Consistoire a décidé de communiquer cette déclaration aux Fédérations des Eglises protestantes de Suisse, de France, des Etats-Unis et du monde entier. »

Ainsi, déclare M. Philouze, Calvin se dresse contre Lénine tandis que Pie XI négocie :

« L'opposition des deux attitudes des chefs de deux groupements spirituels aussi importants est curieuse. Ce serait méconnaître gravement le rôle des forces mystiques dans la vie des nations que de considérer comme négligeables de pareilles interventions. »

Faut-il faire remarquer que l'opposition soulignée par M. Philouze n'existe pas ? Le Consistoire de Genève juge et réprouve, au point de vue politique, la faiblesse des Etats européens vis-à-vis du bolchevisme. Pie XI, au cas où il négocierait, se mettrait exclusivement sur le plan religieux ! Le bas matérialisme qui guide les puissances temporelles ne lui serait donc pas imputable puisque ses préoccupations seraient toutes spirituelles.

Après cela, et en ayant soin de ne pas dresser, comme M. Philouze paraît le faire, Genève contre Rome, on a le devoir de louer ces disciples de Calvin : puissent-ils être entendus des autres confessions protestantes ! Le Léman aurait donné une bonne leçon à la Tamise...

Autre appréciation d'un « protestant » (*Croix*, 2. 5. 22) :

A propos de la lettre du Pape, un communiqué officieux anglais déclare :

« M. Lloyd George est très satisfait de la lettre du Pape, dont il admire les termes. Le Pape parle avec une compétence particulièrement avertie des conditions dans lesquelles se trouve l'Europe de l'Est. M. Lloyd George sait que le Saint-Siège, en se prononçant d'une façon claire et définitive en faveur de la paix avec la Russie, donne un grand encouragement à toutes les puissances chrétiennes de l'Europe. »

La « politique » catholique.

De la *Croix* (13. 5. 22) :

Les gens du dehors, neutres ou hostiles, ignorent totalement ou... feignent d'ignorer le grand et unique objectif poursuivi par l'Eglise catholique en tous les domaines où se manifeste son activité.

De là d'incessants malentendus et de continuelles attaques, qu'il s'agisse des initiatives du Pape ou des positions prises par le clergé dans la vie nationale.

De là ces accusations de partialité ou de malveillance, ces soupçons d'ambition, de soif de domination, ces cris à l'ingérence dans le domaine profane, aux empiétements, à l'intransigeance.

Et pourtant, rien de plus simple, de plus rationnel ni de plus légitime que la « politique » catholique.

Elle s'explique toute et se justifie à la lumière de quelques consignes données par le divin Fondateur de l'Eglise à ceux qui doivent continuer son œuvre

ici-bas : au Pape et aux évêques successeurs des apôtres.

Et d'abord, un principe fondamental qui devrait rassurer tout le monde : « Mon royaume n'est pas de ce monde », a dit le Maître.

Et cela, quoi qu'on dise et qu'on pense, l'Eglise ne l'oublie jamais. Tout prêtre fidèle à sa mission — et c'est le cas de l'immense majorité, — depuis le plus humble curé de campagne jusqu'au Pape, a toujours en vue « ce royaume de Dieu » et travaille à y parvenir lui-même en y conduisant le plus grand nombre possible de ses frères...

Voilà le secret de la « politique » catholique. Elle est, à travers les vicissitudes des temps et dans tous les pays, la mise en exécution du mot d'ordre donné par Jésus-Christ ressuscité :

Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé.

De là cet esprit de prosélytisme qui lance sans cesse de nouveaux apôtres à la conquête des âmes. De là cet « esprit missionnaire » que le Pape Benoît XV, en son dernier discours public, léguait comme une recommandation suprême au clergé et aux fidèles catholiques. De là ces fondations d'écoles, de collèges, d'Universités par l'Eglise partout où elle ouvrait un temple, édifiait un monastère, bâtissait une cathédrale, comme aujourd'hui sur toutes les plages sauvages où ses missionnaires plantent une croix.

Première institutrice du monde barbare, seule institutrice, pendant de longs siècles, du monde civilisé par elle, l'Eglise lutte avec acharnement pour ne pas se laisser enlever cette mission essentielle reçue de son Fondateur. Elle revendique, comme une liberté de vivre, la liberté d'instruire...

Et lorsqu'un Pape comme Pie XI jette un regard sur les immenses steppes enveloppés dans les ombres de la mort, lorsqu'il recherche les moyens d'y faire entrer les porteurs du flambeau de vérité, lorsque, peut-être, il négocie avec les bêtes farouches qui gardent les frontières de ce malheureux pays, afin de faire lever les consignes tsaristes qui en fermaient les portes, lorsque, enfin, il s'adresse à la délégation française de Gênes pour que, dans les conventions à intervenir, soient stipulées les clauses de la liberté des consciences et des cultes, que fait le Vicaire de Jésus-Christ sinon obéir encore au mot d'ordre divin et suivre la « politique » catholique, qui est la recherche du « royaume de Dieu », pour ces malheureux peuples enténébrés et opprimés...

Qu'on la laisse donc accomplir paisiblement cette « politique » sacrée, et jamais la politique humaine ne la rencontrera sur son chemin.

Mais là ne se limitent pas les consignes du divin Maître-Fondateur. Il a dit aussi :

Aimez-vous les uns les autres,
J'ai pitié de la foule affamée,
Tout ce que vous aurez fait au moindre des miens, c'est comme si vous l'aviez fait à moi-même.

Donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, le vêtement à ceux qui sont nus, etc.

Tel est l'autre mot d'ordre divin.

Et voilà pourquoi la politique de l'Eglise a été, dès les premiers siècles, d'exercer la charité. A côté de l'église et de l'école elle a multiplié les hôpitaux, les asiles, les refuges, les orphelinats, avec une souplesse et une ingéniosité de formes telles que sa charité a épousé toutes les misères humaines dans leur innombrable diversité.

Et maintenant encore, on la voit mendier pour ses religieuses la liberté de se dévouer dans les établissements qu'on lui a ravis ou qui ont été édifiés sa[ns] elle et même contre elle.

Voilà pourquoi l'Eglise, à travers les siècles, a [été] l'émancipatrice des asservis, l'organisatrice du t[ra]vail dans le respect de la justice et de la dign[ité] humaine, la grande voix qui s'est toujours éle[vée] contre l'oppression de la « misère imméritée » [et] qui, dans les enseignements des derniers Pontif[es] a fait entendre avec tant d'éloquence et d'émoti[on] le *Misereor super turbam* du Maître.

Et des politiciens se scandaliseront aujourd'hui [en] voyant le successeur de ces Pontifes s'apitoyer sur [le] sort de milliers de petits enfants affamés, tendre [la] main et s'imposer à lui-même de gros sacrific[es] d'argent pour porter secours à des contrées immens[es] ravagées par la famine, négocier avec les farouch[es] affameurs pour obtenir licence de faire escorter p[ar] des religieux les convois de vivres jusqu'à le[urs] malheureux destinataires. Ils épilogueront même s[ur] le choix des religieux tolérés et insinueront que [le] Pape trahit la France et viole la neutralité parce qu[e] n'obtenant pas que ces religieux soient Français, [il] se résigne à recourir à des intermédiaires de nati[o]nalité neutre ou ennemie.

Politique ! diront-ils. Oui, mais « politique » catholique, s'inspirant uniquement du divin Maît[re] approuvant que la charité soit faite même par [la] main du Samaritain ; politique de la charité faisa[nt] luire son soleil, à l'exemple du Père céleste, sur [les] bons et sur les mauvais ; politique du « Sacré Cœur » qui a tant aimé les hommes, même ceux dont il [ne] reçoit qu'ingratitude.

Quand donc le monde comprendra-t-il à quell[es] sources divines l'Eglise enseignante, charitable [et] « sociale » puise ses inspirations et ses mobiles. Quand donc en arrivera-t-il à comprendre qu'el[le] n'est pas une institution humaine mais divine, [et] que c'est dans le plan surnaturel qu'il faut la vo[ir] pour la juger ?

Cyr.

Combien il est difficile d'écrire l'histoire contemporaine

La Ligue des Familles nombreuse[s] et la manifestation des Tuileries

Le mardi 16. 5. 22, l'excellente Ligue d[es] Familles nombreuses fondée par le capitai[ne] Maire (doyenne des groupements de famill[es] nombreuses), faisait placarder dans Paris l'affich[e] dont voici les quelques passages essentiels :

APPEL DE LA LIGUE

Pour que la guerre ne recommence pas!

Si, au traité de Versailles, l'Angleterre a été servi[e] il n'en est pas de même pour la France, cette grand[e] mutilée de la guerre. L'exécution du traité de Ve[r]sailles n'est pas garantie. La paix mondiale n'est p[as] assurée...

Notre manifestation publique à Paris. — Il appa[r]tient au peuple de France de faire entendre sa voi[x] puissante, et c'est pour appuyer publiquement l[a]

larations de M. le président Poincaré, et traduire si le sentiment national, que la Ligue des Familles nbreuses prend l'initiative d'une manifestation blique, calme et imposante, au cours de laquelle is dirons en substance, au ministre des Affaires angères :

Nous voulons la paix et toutes les garanties de paix. — Sur les 1 500 000 Français morts pour rance, sur la multitude des mutilés, les deux tiers partiennent à des familles nombreuses.

l ne faut pas que le sang de nos fils ait été tilement versé. Il ne faut pas que les poilus ier, que les fils qui nous restent soient exposés le nouvelles hécatombes. Il ne faut pas que la rre recommence.

Prenons des garanties réelles pour que cesse définiment la menace qui pèse sur nos têtes et pour l'Allemagne paye nos réparations. Aujourd'hui, is le pouvons, car nous sommes les plus forts. s tard, il n'en serait pas de même.

Notre rassemblement.

a manifestation est fixée au 21 mai prochain. ssemblement, à 3 heures, au Jardin des Tuileries, les terrasses du Jeu de Paume et de l'Orangerie, s de la grille de la place de la Concorde, face à élisque.

Des commissaires, avec des brassards, auront pour sion d'assurer l'ordre et le caractère pacifique de e manifestation, qui est en dehors de toute conration de parti politique...

Musique et drapeau national en tête, nous suivrons néraire tracé. A l'endroit fixé, une délégation détachera pour aller au ministère des Affaires angères, quai d'Orsay. La délégation rendra ensuite pte de l'audience...

Capitaine Maire, *président-fondateur de la Ligue.*

ONTRE-APPEL DES SYNDICATS RÉVOLUTIONNAIRES

Peu après l'Union des Syndicats de la Seine, nt nos lecteurs connaissent les tendances vioment révolutionnaires et antipatriotiques (1) pondait par ce placard : (2).

Tous aux Tuileries, demain!

ux Travailleurs parisiens!

L'heure est grave! Les diplomates du capitalisme nçais, par leurs provocations répétées, conduisent ays vers la guerre...

près avoir signalé que parmi ces provocations il faut pter la manifestation projetée, l'appel continue.

L'Union des Syndicats de la Seine, prenant acte cette provocation guerrière, enregistrant l'arbire gouvernemental, désireuse de faire entendre voix du prolétariat sur le problème de la Paix ndiale, profite de l'occasion qui lui est offerte r sonner le rappel des travailleurs parisiens.

Elle les invite tous, ainsi que les soldats d'hier et demain, le peuple de Paris et toutes les victimes la dernière guerre, à se joindre, en masse et en upe, au cortège organisé par la Ligue des Pères familles nombreuses.

es Syndicats sont invités, dès maintenant, à ndre leurs dispositions pour grouper leurs adhéts afin qu'au contact de la classe ouvrière, ladite manifestation puisse revêtir le caractère véritablement pacifiste que commande la gravité des événements.

L'UNION DES SYNDICATS OUVRIERS DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

CE QU'IL ADVINT DE LA MANIFESTATION INTERDITE

La manifestation fut annoncée avec sympathie par un grand nombre de journaux; toutefois le gouvernement crut devoir l'interdire. Voici la suite des événements.

Une bonne leçon aux communistes.

De l'*Action Française* (22. 5. 22) :

La journée d'hier a été significative. Elle a montré l'effondrement, le dégonflement complet du bluff révolutionnaire à Paris. Elle a montré aussi l'erreur du Gouvernement, dont la pusillanimité avait reculé devant lui. Elle a manifesté l'éclatante supériorité des patriotes, qui ont confiance dans leur droit et dans leur force, c'est-à-dire des patriotes d'Action française.

Nous avions bien ri, hier matin, en lisant l'*Humanité*. L'Union des Syndicats y déclarait qu'en présence de l'interdiction par le Gouvernement de la manifestation de la Ligue des familles nombreuses, elle se déclarait satisfaite et renonçait à sa contre-manifestation. La veille, dans ses virulents « appels au peuple », elle avait proclamé, au contraire, qu'avec ou sans interdiction, elle marcherait. « Tous aux Tuileries! » Mobilisation générale! Hier même, tout en renonçant officiellement, l'*Humanité* s'efforçait de ne décourager personne. Et son succédané du soir, l'*Internationale*, « pariait » qu'il se trouverait encore assez de « travailleurs » dans le vieux jardin parisien pour « botter le derrière » aux Camelots du Roi.

Hélas! Hélas! les derrières bottés ont été des derrières communistes. Et s'il n'y en a pas eu davantage de bottés, c'est qu'ils ne se sont pas offerts plus nombreux...

Bien mieux, les Camelots du Roi... sont allés jusque sous les fenêtres de l'*Humanité* réclamer le derrière de Cachin qui ne s'est pas montré!

Oui, ce fut une belle leçon de choses! Mais elle aurait pu être plus belle encore si le Gouvernement l'avait voulu. Il n'avait qu'à ne pas interdire la manifestation et à mettre ainsi nos communistes en demeure d'exécuter leurs menaces, Nous sommes persuadés que leur mobilisation générale n'aurait pas donné des résultats sensiblement différents de ceux que nous avons vus hier. Autre chose est d'organiser des manifestations en vase clos dans quelque Saint-Ouen communiste ; autre chose est de montrer ce que l'on peut faire au centre de Paris. En tout cas, nous nous en chargions. M. Poincaré a perdu une excellente occasion de montrer à la face du monde — et la démonstration eût été utile — qu'en France, le danger révolutionnaire équivaut exactement à zéro. — M. P.

Aux Tuileries.

La police avait pris des précautions formidables, tenant ses postes en alerte, massant la garde à cheval sur le Cours la Reine et dispersant dans les Tuileries plus de cinq cents agents sous les ordres des chefs de la police parisienne.

A 3 heures, le capitaine Maire est venu rejoindre quelques éléments de la Ligue des Familles nombreuses qui avaient bravé l'interdiction. Dès son arrivée, M. Guichard, chef de la police municipale, lui a signifié à nouveau la décision du Gouvernement.

(1) Cf. dans *Documentation Catholique*, t. 7, col. 1107-1110, son « Appel aux travailleurs » à l'occasion du 1er mai.

(2) *Humanité*, 20. 5. 22.

Après un court colloque, le capitaine Maire a fait entendre, au nom de ses amis, une énergique protestation, terminée par le cri de « Vive la France ! » Puis les ligueurs entonnent la *Marseillaise*, se dispersent dans le calme. A ce chant, les « masses » soviétiques (30 individus) s'échauffent et poussent les cris de « Vive la Russie ! Vivent les Soviets ! »

Aussitôt, de toutes parts, des citoyens, qu'on avait pris jusqu'alors pour des promeneurs paisibles, bondissent et infligent aux terribles révolutionnaires une formidable râclée. Ce sont les équipes des commissaires d'Action française qui, parties de la rue Saint-André-des-Arts, patrouillaient dans tout le jardin, en ordre dispersé mais fort bien réglé.

Les débris lamentables des « masses » révolutionnaires ne trouvèrent leur salut que derrière un rideau d'agents qui se forma aussitôt et repoussa nos amis, lesquels avaient d'ailleurs la consigne de ne pas entrer en lutte avec la police. Les commissaires d'A. F. continuèrent à patrouiller en tous sens, mais sans plus trouver grand'chose, et avec le regret que le gibier offert ait été si mince et si vite avalé. Tout le jardin, où le public les applaudissait, retentissait des cris de « Vive la France ! Vive Daudet ! » auxquels répondait, bien rarement, un cri hostile vite réprimé. Çà et là, de nouvelles charges d'agents pour disperser les nôtres. Une dizaine de nos commissaires furent ainsi arrêtés et trois d'entre eux légèrement blessés dans les charges.

A travers les boulevards. Devant « l'Humanité ».

Au bout d'une heure, le calme est revenu dans les Tuileries : on ne voit plus que quelques petites assemblées au pied des arbres, où des orateurs improvisés commentent les événements. Les commissaires d'A. F., ayant achevé leur besogne de nettoyage, semblent avoir disparu. Mais, tout à coup, la manifestation renaît sur un autre point de Paris.

Sur le terre-plein de la Madeleine, à 4 h. 45, un grand drapeau tricolore s'est déployé soudain. En un clin d'œil, un millier de jeunes gens, accourant de tous les points de la place et des rues adjacentes se sont massés et formés en colonne derrière lui. Ce sont les commissaires d'Action française, dont les équipes, conduites par leurs chefs, se sont retrouvées au rendez-vous fixé.

Par rangs de quatre, et au pas cadencé, la colonne se met en marche à travers les boulevards. Les manifestants scandent les cris : « Conspuez Lénine ! » « Conspuez Cachin et Zalewsky ! » « C'est le Boche, le Boche, le Boche, c'est le Boche qui payera ! » Sur leur passage, des trottoirs, des terrasses de cafés, des autobus qui passent les bravos éclatent, les chapeaux s'agitent en signe de sympathie.

La police a été surprise : c'est seulement lorsque nos amis ont dépassé l'Opéra que les postes d'agents, alertés, lancent à sa poursuite leurs réserves. Mais elles n'empêchent rien. Boulevard Montmartre, un barrage cherche à arrêter la colonne et à s'emparer du drapeau. Les manifestants passent quand même et le drapeau flotte toujours. Ils s'engouffrent au complet dans la rue Montmartre, au milieu des acclamations de la foule, qui redoublent. Ils atteignent enfin le Croissant et s'arrêtent devant les bureaux de l'*Humanité*, but de leur randonnée. Là, dans le carrefour qu'ils remplissent, une tempête de huées et de sifflets stridents s'élèvent à l'adresse de l'organe dit révolutionnaire, qui voit se dresser jusque devant chez lui la vraie révolution, celle des bons Français : « Conspuez Cachin ! Zalewsky ! » La manifestation se prolonge tandis que les « terribles » communistes se cachent derrière leurs fenêtres.

Cela suffit pour aujourd'hui. Les agents peuvent arriver. On leur explique que c'est fini, nos a[mis] ayant donné aux partisans de l'invasion germa[no-]russe l'avertissement qui convenait, et fait dev[ant] tout Paris la démonstration éclatante de la faible[sse] de ces derniers et de la force des patriotes maît[res] de la rue. Sur un signe de ses chefs, la manifestati[on] se disperse sans incidents.

Ceux de nos amis qui avaient été arrêtés aux T[ui]leries au cours des bagarres ont été relâchés à la [fin] de l'après-midi.

« UN PÉTARD QUI A FAIT LONG FEU... »

De l'*Humanité* (22. 5. 22), ce compte ren[du] que nous reproduisons intégralement.

A la suite de l'interdiction de la mascarade p[ro]jetée pour hier, aux Tuileries, par le capitaine Ma[ire] et ses amis d'Action Française, on sait que [nos] camarades de l'Union des Syndicats de la Se[ine] avaient décommandé leur contre-manifestation. Pa[rtie] remise, avait-elle dit, dans l'*Humanité* d'hier mat[in,] au prolétariat pacifiste et révolutionnaire.

Et pacifistes et révolutionnaires s'en étaient a[llés] respirer un peu d'air frais sous les ombrages de [la] banlieue.

Cependant, nous pouvions lire hier, dans l'*Act[ion] Française*, que M. Maire ne s'inclinait pas et [que] les Camelots du Roy seraient aux Tuileries — qua[nd] même !

A 3 heures, il y avait aux Tuileries quelques p[rome]neurs assez rares et des flics en grand nomb[re.] Les phalanges du Roy et de la Nouvelle derni[ère] guerre étaient invisibles. Dans les environs au[ssi.] Mais quelques groupes de trois ou quatre jeunes g[ens] dins arrivaient par la suite. Ils lançaient vers [les] flics des coup d'œil interrogateurs. S'ils leur par[ais]saient de bonne composition, ils criaient, oh ! [pas] trop fort : « Vive Daudet ! » Et ils filaient lorsque [les] flics faisaient les méchants.

Un incident : c'était dans un coin du jardin. U[ne] douzaine de potaches avaient réussi à s'assemb[ler.] On pouvait croire que c'était pour une partie de bi[lle.] C'était pour manifester : « Vive Daudet ! » Les f[lics] avaient le sourire. Un promeneur riposte : « A [bas] Daudet ! » C'en est trop pour le brigadier — [le] numéro 119, du XVII[e] arrondissement. Il se préci[pite] à coups de poing sur le promeneur. Il s'acharne[;] ses collègues doivent l'emmener. Pendant qu['on] emmène aussi le pauvre bougre dans une pharma[cie] et de là à l'Hôtel-Dieu, où on pansa son œil ens[an]glanté et sa mâchoire fracassée. Cela lui appren[dra] de n'être pas royaliste sous la République de Poinc[aré.]

Nous revenons vers 5 heures au journal.

« Vous arrivez un peu tard, nous dit la concie[rge.] On était venu vous saluer et il n'y avait encore p[er]sonne chez vous. — Nous saluer ? — Oui. Je dorm[ais] sous cette lourde chaleur, devant la porte. Ils m'[ont] réveillée. Ils étaient une centaine, surtout des jeu[nes,] quelques vieux à barbiche qui ont passé devant [la] porte en criant *contre* l'*Humanité*. — Et que disai[ent]-ils ? — Oh ! ils criaient tous en même temps, [en] levant leur canne vers les fenêtres du journal. On [ne] comprenait pas ce qu'ils disaient. Cependant, [j'en] ai entendu qui criaient : « Voilà les flics ! » — C[om]ment, les flics les pourchassaient ? — Oh ! non. [Ils] étaient derrière qui les suivaient. Mais ils ne disa[ient] rien. — Cela m'aurait étonné. — D'ailleurs, v[ous] savez, cela n'a pas eu beaucoup d'importance, [ils] n'ont fait que passer. »

Cela n'a eu, en effet, aucune autre importance [que] celle d'établir une fois de plus la connivence d[e la] police avec l'*Action Française*...

« L'ACTION CATHOLIQUE »

[Or]igines des Congrès eucharistiques internationaux

A l'occasion du 26e Congrès eucharistique inter[na]tional qui se célèbre en ce moment à Rome, il [no]us a paru intéressant d'emprunter à un récent [ou]vrage admirablement informé (1) la synthèse [qu]'on va lire sur les origines de cette œuvre [gra]ndiose.

L'INITIATRICE

Étonnant contraste.

[L]'Œuvre des Congrès eucharistiques internatio[nau]x... est connue maintenant de l'univers entier, [ju]squ'elle a projeté son éclat bienfaisant sur le [No]uveau Monde comme sur l'Ancien, et qu'elle a [sié]gé en Amérique comme en Europe et en Asie, en [att]endant que l'Afrique et l'Océanie aient cette [mê]me faveur, qu'elles sollicitent. C'est qu'à la [spl]endeur de ses manifestations de foi et d'amour [s'a]joute le profit merveilleux des résultats pour la [pié]té et la vie chrétienne, non seulement dans l'élite, [ma]is aussi dans la masse du peuple croyant... d'où [est] sortie l'idée qui a donné lieu à ces triomphes [ma]gnifiques de Jésus au Très Saint Sacrement.

... Comme pour beaucoup d'autres œuvres, an[cie]nnes ou récentes, nationales ou mondiales, Dieu [s'e]st servi d'une humble femme pour susciter ce [mo]uvement merveilleux qui a aidé à accroître et [à r]énover, sous la direction du Pape, la piété eucha[ris]tique. Quel contraste entre les splendeurs des der[nie]rs Congrès de Montréal, de Madrid ou de Vienne, [de] Malte ou de Lourdes, et la modeste servante de [Di]eu, cachée et ignorée de tous jusqu'à sa mort [(20] juin 1910), mais qui en fut la cause et l'instru[me]nt providentiel !

[M]lle Marie-Marthe-Emilia Tamisier naquit à Tours [le] 1er nov. 1834 (2). Elevée par une mère de foi [ro]buste et de piété tendre, on peut dire que, dès son [en]fance, elle fut embaumée d'Eucharistie. Elle s'en [no]urrit aussi de bonne heure, et peu de jours avant [de] mourir elle rappelait encore sa première Com[mu]nion. Elle la fit avec une grande ferveur, bien [pré]parée par sa mère et par son confesseur. Dès ce [mo]ment, dit-elle, elle fut frappée de l'anéantissement [du] Verbe incarné dans le divin Sacrement et de son [dé]laissement sur les autels. Sa vocation de s'unir au [Di]vin Délaissé et de réparer pour les autres près de [lui] date sans doute de cette époque.

En 1847, elle entre au pensionnat des Dames du [Sa]cré-Cœur, à Marmoutier, près de Tours, où elle [de]vait rester quatre ans. Son amour de l'Eucha[ris]tie s'y développa sous l'influence de la supérieure, [Mm]e Nolam. « Mon Dieu, disait-elle, je voudrais [n']appartenir jamais qu'à vous ! »

A sa sortie de pension, l'abbé Dequevauviller, chancelier du patriarcat de Jérusalem, de passage à Tours, la vit. Il quêtait des pèlerins et des dons pour les Lieux Saints. Les pèlerinages populaires qu'il demandait ne devaient s'effectuer qu'en 1882, grâce à la foi hardie des Augustins de l'Assomption. Mais les offrandes se firent alors, et Mlle Tamisier, répondant à l'appel, confectionna des fleurs artificielles pour le Saint-Sépulcre. Au revers des feuilles d'un bouquet qui devait reposer sur la table de l'autel, elle écrivit : « O Jésus, faites que votre vie eucharistique soit ma vie ! Que les souffrances que vous paraissez endurer dans l'Hostie sainte soient mes souffrances ! Et que je meure après vous avoir aimé de tout mon cœur ! » Ce devait être le programme de toute sa vie.

Direction des vénérables Eymard et Chevrier.

Elle essaye d'abord de la vie religieuse, non par attrait, mais par peur de refuser quelque chose à Notre-Seigneur. Elle entre, en effet, dans un orphelinat, mais ne peut parvenir à la profession, l'œuvre ayant été désemparée par la mort de sa supérieure. Elle se présente ensuite au Sacré-Cœur, mais ne reste que vingt-quatre heures à Conflans, Mme Barat lui ayant dit : « Mon enfant, vous vous trompez de route... »

Après deux ans passés au foyer maternel, elle suit le P. Eymard, qui veut fonder une « Société d'adoratrices du Très Saint Sacrement », pour faire à Jésus-Hostie une Fête-Dieu perpétuelle. Elle reste deux ans sous sa direction. En 1866, le Jeudi-Saint, elle dit à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, j'accepte toutes les humiliations qu'il vous plaira de m'envoyer, tous les délaissements, tous les mépris... Et cela, je l'accepte... afin de vous plaire et de partager un peu vos humiliations... » Peu après, sa mère, près de laquelle elle accourt, meurt comme une prédestinée, et M. Dupont, « le saint homme de Tours », lui apporte ses consolations.

Mais l'œuvre du P. Eymard s'écroule : « Voilà, lui écrit-il le 21 oct. 1867, voilà une maison enterrée et finie !... Que Dieu en soit béni ! Toujours est-il que vous y avez passé de beaux et heureux jours... Vous êtes à Dieu et adoratrice du Très Saint Sacrement à la vie et à la mort... » Moins d'un an après, elle apprenait la mort du fondateur (1er août 1868), laissant après lui, avec le renom de sa sainteté, qui, espérons-le, le mettra un jour sur les autels, la Congrégation aujourd'hui florissante des Prêtres du Très-Saint-Sacrement.

Que devenir ? Comment remplir son rôle d' « adoratrice » ? Une dame riche, qui rêvait d'une œuvre eucharistique et charitable, entendant parler d'elle, l'appelle et l'emmène. Elles voyagèrent beaucoup, se trouvèrent à Rome pendant le Concile, en Suisse pendant la guerre. A Rome, Mlle Tamisier écouta les conseils du P. Piccirillo, Jésuite de la *Civiltà Cattolica*, dont la direction était très goûtée et qui lui dit : « Tendez toujours à Notre-Seigneur, mais sortez de vous-même... Laissez au tombeau de saint Pierre l'ancienne Sœur du Saint-Sacrement ; remportez en France la nouvelle, celle qui ne trouvera son plaisir que dans l'acquiescement à la volonté de Dieu... » En Suisse, elle revit Mgr Mermillod, qu'elle avait rencontré à Rome et qui lui fit un accueil bienveillant ; elle le retrouvera plus tard. Les projets de fondation n'aboutissant pas, elle prit congé de Mme de M... en sept. 1871, et fit halte à Ars, en

(1) *Les Congrès eucharistiques internationaux.* (Pre[miè]re série. Les origines, De Lille (1881) à Paray-le-[M]onial (1897), par Louis Guérin. — Un vol. de 128 pages [à] deux col., 139 illustrations. (Paris, Bonne Presse.)

(2) D'après le livre de M. Jean Vaudon, *l'Œuvre des [Co]ngrès eucharistiques, ses origines* (Paris, Bloud, 1910), [qu]'il a lui-même résumé dans un article de l'*Eucharistie* [(1]5. 12. 10).

octobre, près du tombeau du saint curé, pour obtenir quelques grâces de lumière.

On lui indiqua le P. Chevrier, le fondateur de la Providence du Prado à Lyon, l'apôtre des vagabonds et des loqueteux, qui n'exigeait d'eux que ces trois conditions pour les admettre en sa maison : « Ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir. » Elle accourt vers lui, le 17 janv. 1872, et lui ouvre son cœur.

« Vous ne savez seulement pas l'*a b c* de la sainteté, lui dit-il. Il faut faire les actions des saints. Il faut suivre à la lettre l'Evangile : *Allez, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et suivez-moi.* N'ayant plus rien, faites-vous mendiante... Arrêtez la première pauvresse que vous rencontrerez ; demandez-lui d'échanger vos vêtements pour les siens ; couvrez-vous de ses haillons, et commencez à servir Notre-Seigneur... Quand vous vous sentirez de force à marcher dans cette voie, revenez me trouver et je m'occuperai de votre âme... »

Il y eut un rude combat en elle. « Mendier, se disait-elle, passe encore. Mais les haillons, peut-être pleins de vermine ! » La lutte dura au moins six mois. « Votre vocation, lui disait le P. Chevrier, est de courir les chemins. Décidez-vous donc. Vous n'êtes qu'une mendiante, la *mendiante du Très Saint Sacrement.* »

Quand elle eut accepté l'épreuve des haillons, que le Père ne lui laissa pas réaliser, il lui donna pour toute consigne :

« Soyez bien humble, bien petite, bien cachée. Que l'on soupçonne à peine votre existence. Que Notre-Seigneur seul vous voie, vous entende ! Les œuvres ne se font pas avec des prévisions humaines, ni par l'argent ni par nos calculs et nos combinaisons. Dieu prend une âme. C'est avec des âmes qu'il crée des œuvres. Il prend une âme, il la tourne, il la retourne, la façonne, la jette, la reprend, la place ici... puis là... Il en choisit une autre, puis une autre... Il les groupe en son temps, il fait éclore la grâce... L'homme n'est rien, l'heure de Dieu n'est pas encore venue... »

Il lui disait encore, quelque temps après : « Soyez le pain de Notre-Seigneur par l'adoration, par l'amour. Il vous nourrit ; nourrissez-le à votre tour... La vocation religieuse n'est pas la volonté de Dieu sur vous... »

Le tourment de Mlle Tamisier était qu'elle se sentait poussée à travailler pour la gloire du Saint Sacrement. Elle n'avait pu être religieuse Adoratrice. Sa vocation était de procurer des adorateurs. Elle se souvenait d'une parole du P. Eymard : « Il faut que le Saint Sacrement couvre le monde. » Le P. Chevrier lui avait dit : « Soyez la mendiante du Très Saint Sacrement. »

Mais son Père spirituel continuait de la maintenir dans la vie cachée et de lui faire attendre l'heure de Dieu. Après plus d'un an de direction, il lui disait : « Cette œuvre est très difficile. C'est peut-être la plus difficile qui se soit jamais vue. Vous serez en contact avec tout le monde, obligée de concilier les choses en apparence les plus inconciliables... Pour l'instant, nourrissez-vous seule du Saint Sacrement. »

Et le 17 juin 1873 (elle l'a noté) : « Commencez par accepter complètement l'état de souffrance où Dieu vous met... Pour le reste, pour le Saint Sacrement, la Providence de Dieu est là... Sainte Julienne du Mont-Cornillon, qui a tant contribué à établir la Fête-Dieu, a attendu bien plus longtemps que vous... Voyez aussi Marguerite-Marie. Voilà deux cents ans qu'elle a commencé sa mission dans l'épreuve et dans l'obscurité. Aujourd'hui, quelle gloire p[our] le Sacré Cœur ! Quelle consolation pour elle ! D[ans] deux cents ans peut-être le Saint Sacrement s[era] exposé partout. Vous travaillerez, mais vous [ne] verrez pas le fruit de vos travaux... Restez da[ns] votre petit coin. Attendez que Dieu veuille de vo[us]. Si Dieu veut de vous, il vous procurera les moye[ns] d'agir... »

L'âme sainte qui avait cherché sa voie dans l'h[u]milité et l'obéissance était suffisamment préparée

LES PRÉLUDES ET PREMIERS ESSAIS

Les pèlerinages eucharistiques.

Le 29 juin 1873, dans la chapelle de la Visitatio[n] à Paray-le-Monial, au pied du Saint Sacrem[ent] exposé, 60 députés français, en représentant 200, entourés de milliers de fidèles, se consacraient [et] consacraient le Parlement et la France au Sa[cré] Cœur de Jésus, par la voix de M. de Belcastel. L'im[]pression en fut considérable dans le pays, m[ais] nulle part l'émotion ne fut aussi vive que dans [le] cœur de Mlle Tamisier. Cet acte de consécration l[ui] donna l'intuition du règne de Notre-Seigneur s[ur] les peuples et de la part qu'elle y devait apport[er].

La volonté divine se manifestait à elle : « J'[en] eus, dit-elle, comme la vision. Dieu m'appelait [à] me vouer au salut social par l'Eucharistie. »

Sous quelle forme et dans quelles condition[s] ? Comment conduire à l'Hostie non pas seuleme[nt] l'individu, mais la famille, les corps de métier, [la] paroisse, le diocèse, la nation tout entière ? E[lle] l'ignorait...

A Ars, où elle résidait, elle avait contribué, av[ec] deux prêtres fervents, à instituer et à organis[er] l'adoration de chaque vendredi. Mgr Richard, alo[rs] évêque de Belley et qui devait mourir cardin[al] archevêque de Paris, l'avait encouragée ; il contin[uait] de la diriger.

La dévotion revenant aux pèlerinages — un Co[n]seil général pour les promouvoir avait été fo[ndé] à La Salette l'année précédente (22 août 1872) so[us] la direction du P. Picard, des Augustins de l'A[s]somption, et avec la présidence du vicomte [de] Damas, — Mlle Tamisier y vit une indication pr[o]videntielle et parla au P. Chevrier de pèlerinag[es] au Très Saint Sacrement à promouvoir dans l[es] sanctuaires rendus célèbres par des miracles euch[a]ristiques. « Marie, disait-elle, a précédé et en quelq[ue] sorte préparé Jésus. Les pèlerinages de la Vier[ge] précèdent les pèlerinages de l'Eucharistie et peu[t-]être les préparent. »

Elle s'en ouvrit à M. Dupont, qui lui répondi[t] le 26 octobre : « Il est dans l'ordre des choses q[ue] Marie ramène à Jésus. Ce n'est pas dans son intér[êt] privé qu'elle combat. Lorsqu'elle a dit à Bernadette : *Dites aux prêtres d'élever ici un sanctuaire, on y viendra en procession,* Marie savait bien qu'il s'agi[s]sait de mener à la sainte Table ces milliers d'âm[es] qui devaient se rendre de la Grotte au Banqu[et] eucharistique. Je crois donc votre pensée fort just[e], mais qu'il ne faut pas trop se hâter de la fai[re] éclater au grand jour. »

M. Dupont ajoutait qu'il ne pouvait que pri[er] pour la réalisation de cette idée, et à de nouvell[es] instances il répondait : « Je suis tout à fait hors [de] service. Je ne puis rien, je ne fais rien, je ne va[ux] rien. »

Mlle Tamisier ne se décourage pas. Elle pense [à] un pèlerinage eucharistique à Avignon. Il y a une chapelle des Pénitents Gris, où, depuis plus [de] six cents ans, le Saint Sacrement reste exposé nu[it]

jour en souvenir d'événements prodigieux : prosion réparatrice du roi Louis VIII, établissement la célèbre confrérie, miracle de 1433 qui préserva Saint Sacrement dans une inondation.

Consulté, le P. Chevrier lui répond le 28 octobre : Vos intentions sont très bonnes et très louables... i, choisissez Avignon pour votre saison d'hiver. us y rencontrerez des auxiliaires. » Mgr Magnin, êque d'Annecy, lui écrit, le 15 novembre, pour prouver et bénir. Mgr Mermillod, de Ferney, son d'exil, l'encourage et la recommande à Mgr Duuil, archevêque d'Avignon ; ses sympathies et prières la suivront dans toutes les démarches 'elle va faire (2 décembre). Le même jour, de ris, Mgr de Ségur, le saint prélat aveugle dont me fut tout embrasée pour l'Eucharistie, écrit : Cette pensée est trop sainte pour ne pas venir du n Dieu. » Et, comme Mlle Tamisier, il voulait 'on allât non seulement à Avignon, mais à tous sanctuaires historiques du Saint Sacrement pour orer, réparer, supplier.

Munie de ces adhésions, Mlle Tamisier soumit mblement ses plans à son évêque de Belley, de ssage à Ars. Mgr Richard lut ses notes et les lut, puis, les déchirant : « On ne fait point de an avec le bon Dieu, dit-il. On suit la marche sa Providence. Puisque la voie vous est ouverte côté d'Avignon, allez à Avignon. Je vais vous nner une lettre d'introduction auprès de Mgr l'arevêque. »

Le lendemain, de la Trappe de Notre-Dame des ombes, l'évêque donnait à la pieuse fille ces conils, qui ressemblent beaucoup à ceux du P. Cheier : « Je crois toujours que vous devez suivre isiblement vos bons désirs de faire honorer davange Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, mais ns vous préoccuper d'un résultat général à obtenir. isons simplement ce qui se présente à faire d'abord. Puis, si le bon Dieu bénit les premiers efforts, ous continuerons à travailler, sinon nous ne nous oublierons pas, nous prierons et nous attendrons s moments de la Providence... »

Elle alla donc à Avignon dès cette fin de décembre 873. Mgr Dubreuil l'accueillit sans enthousiasme : Nous ne provoquerons rien, lui dit-il, nous laisrons faire. » Elle reçut de nouvelles adhésions. lle avait déjà gagné à sa cause Mlle Nathalie Blanet, d'un grand esprit de foi, d'une grande culture tellectuelle, dont les poésies avaient été couronnées ux Jeux floraux, qui avait de belles relations dans monde religieux et qui lui obtint ainsi les encougements du célèbre P. Félix, Jésuite ; de Mgr de a Bouillerie, coadjuteur de Bordeaux, qui écrivait : Le projet que vous avez en vue serait à coup sûr n moyen puissant pour fléchir la colère de Dieu... e m'y associe de tout cœur. » (25 janv. 1874.)

Le P. de Foresta, Jésuite, adhère aussi et signale de Pèlerin, magistrat à Avignon, que nous etrouverons plus tard. Le P. Leroyer, supérieur des rêtres du Saint-Sacrement de Marseille, est enthouiaste : « Des pèlerinages au Saint Sacrement, à ésus-Christ vivant, quelle belle pensée!... Le P. Alert Tesnière est ici. Il applaudit à cette grande émonstration de foi et d'amour... » M. de Trénoay, membre de l'Adoration nocturne de Lyon, se et en campagne et visite les villes du Midi.

Les évêques continuent de bénir et d'approuver idée ; ainsi Mgr Place, de Marseille. Mgr Richard uit avec sollicitude ces humbles commencements : Il me semble, écrit-il le 2 février, que la Provience conduit doucement l'œuvre des pèlerinages du aint Sacrement. Je crois qu'il faut continuer à vous en occuper tout suavement, comme aurait dit saint François de Sales... » Le 14 mars, de retour de Rome, où il a interrogé, il conseille de suivre la voie de la hiérarchie et de faire demander une bénédiction pontificale par l'archevêque d'Avignon.

Entre temps, l'abbé Pierre Bridet, fondateur de la paroisse du Saint-Sacrement à Lyon, pressé par Mlle Tamisier et aidé pécuniairement par elle, rédige et lance une brochure, *le Salut social par l'Eucharistie*, afin de préparer les esprits à cette œuvre des pèlerinages eucharistiques en toute la France. « Il peut bien se faire, écrivait-il le 11 mars, après félicitations reçues, que Dieu se serve de ce pauvre écrit comme d'un instrument. » Ce fut vrai ; le 2 avril, il mande à Mlle Tamisier : « L'œuvre est en très bonne voie : à Paris, M. de Benque, sous-gouverneur de la Banque de France, et Mgr de Ségur prennent chaudement l'affaire en mains ; c'est-à-dire qu'elle réussira dans le ressort de leur action. A Douai, c'est déjà merveille. A Lyon, on s'est mis en rapport avec Monseigneur de Grenoble pour un magnifique pèlerinage à Vienne le jeudi de la Fête-Dieu, sans parler de ce que Lyon fera à Avignon. »

Les premiers pèlerinages d'Avignon.

Avignon lui-même commença aussitôt après Pâques. Les différentes paroisses de la ville firent leur pèlerinage en la chapelle miraculeuse, sous l'impulsion des PP. de Foresta et Mombur, Jésuites, et ce fut l'occasion de réorganiser les œuvres d'Adoration. Puis, le 30 juillet, 500 pèlerins de Marseille arrivaient en gare, présidés par M. Payan d'Augery, vicaire général, qui fit acclamer le Saint Sacrement. Ce fut une fête inoubliable, et Mgr Richard aurait pu redire à l'initiatrice ce qu'il lui écrivait le 15 juillet : « Vous devez être très consolée du mouvement eucharistique qui se produit autour de vous à Avignon... ».

Pour l'étendre davantage, Mgr de Ségur, avec les documents que lui procurent Mlle Tamisier et Mlle Blanchet (1) unies « pour la plus grande gloire de Dieu », prépare et rédige un opuscule qui va avoir un grand retentissement : *la France au pied du Saint Sacrement*. C'est le récit rapide des miracles eucharistiques de France, avec un appel vibrant aux âmes pour crier à Dieu miséricorde à travers tout le pays. On le répand aussitôt abondamment.

A cette propagande, Mlle Tamisier ajoute ses souffrances. Le P. Chevrier la fortifie par ses conseils austères au milieu des épreuves et des contradictions, et il continue de l'encourager : « Ne faisons rien de nous-mêmes. Laissons agir Dieu. Tout ce que j'ai fait a toujours été défait. C'est Dieu qui fait les âmes. Ne précipitons rien... Vous ferez beaucoup de démarches. Vous vous agiterez beaucoup... Vous écrirez beaucoup... Vous ne ferez pas grand'chose, mais cependant un petit bien sortira de là... Vous serez le Juif errant. Votre mission sera de semer cinq ans, six ans et plus. Vous soufflerez quelques idées, d'autres les compléteront... Allez votre vie errante. Soyez le petit chien de garde de l'Eucharistie. Dieu vous donnera en son temps les personnes nécessaires... Marchez quand même et courage ! »

Ce furent comme les adieux et le testament du P. Chevrier, qui allait tomber gravement malade et dont la vie allait s'achever saintement.

(1) Mlle Blanchet composa alors, sur les instances de Mgr de Ségur, le cantique national de la Réparation ou de l'Amende honorable au Très Saint Sacrement.

Pèlerinages d'Ars et de Vendée.

Le 4 août 1874, Mgr Richard avait convoqué son diocèse au tombeau du saint curé d'Ars, en l'anniversaire de sa mort. Le petit groupe d'amis de l'Eucharistie y vint. Dans une réunion intime, à laquelle assistait aussi Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, on émit des idées sur plusieurs dévotions envers le Très Saint Sacrement, mais Mlle Tamisier y plaida chaleureusement la cause des pèlerinages eucharistiques, et elle ajouta que, pour faciliter leur organisation, il serait bon de constituer des Comités diocésains d'abord, puis un Comité central et permanent. « Allez de l'avant, conclut Mgr Richard, mais sans vous lasser du travail ni de la lenteur de la marche... » Et peu après, au château de Cibens près d'Ars, Mgr Mermillod disait à la pieuse initiatrice : « Il faudra songer, pour l'étude de ces idées, et le développement de ces œuvres, à un Congrès eucharistique. »

Le mot est lancé, l'idée va désormais se préciser et se réaliser peu à peu.

En attendant, le mouvement des pèlerinages eucharistiques se poursuit.

En Vendée, Mgr Collet, évêque de Luçon, propose que, « dans chaque doyenné, les fidèles fussent invités au moins une fois pendant la morte-saison à faire un pèlerinage au Sacré Cœur de Jésus devant le Très Saint Sacrement exposé, dans une église assez vaste pour contenir de nombreux pèlerins... » Le doyenné de Saint-Fulgent, qui a pour curé M. l'abbé Guérin, commence et, le 10 novembre, après un triduum, une procession incomparable a lieu, en cette petite bourgade du Bocage, admirablement décorée ; puis, le 8 décembre, ce fut le tour du doyenné de Rocheservière, et celui des Essarts l'année suivante ; après une éclipse, Saint-Fulgent, le 18 juin 1882, donnera une fois encore le branle, qui ne s'arrêtera plus ; et les résultats seront la Communion plus fréquente et l'adoration diurne et nocturne.

La réunion d'Ars avait fait une recrue importante, M. Louis de Cissey, l'apôtre du dimanche. C'est lui qui, au deuxième Congrès des catholiques du Nord et du Pas-de-Calais (13, 14 et 15 nov. 1874), se fit l'avocat des « chers désirs » de Mlle Tamisier, et il lui écrit, au milieu des réunions : « Le Congrès a émis le vœu que le pèlerinage du Saint Sacrement à Douai, au mois d'avril, soit déclaré et considéré par la province ecclésiastique de Cambrai « pèlerinage national de toute la province ». Il sera organisé par les Confréries du Saint-Sacrement, convoqué par elles, et elles tiendront un *Congrès d'œuvres eucharistiques* de la province, à Douai même, à l'occasion de ce pèlerinage présidé par plusieurs évêques. »

A ces séances, il entend le beau rapport sur l'adoration diurne et nocturne du « saint de Lille », Philibert Vrau, que nous retrouverons.

Congrès de Douai.

Le pèlerinage avec le Congrès de Douai eut lieu le 17 mai 1875, à l'église Saint-Jacques, où depuis la Révolution se conserve le souvenir de la chapelle du Miracle qui vit l'apparition du Christ dans l'Hostie. La fête fut d'une magnificence inouïe. Plus de 50 000 personnes y étaient accourues pour prendre part à l'immense procession de l'après-midi. M. Philibert Vrau, l'âme de cette manifestation, en rappelait plus tard le succès : « Vous vous souvenez de ce concours de plus de 100 000 personnes venues là pour honorer le Dieu de l'Eucharistie ! Et de ces 4 à 5 000 hommes, groupés derrière leur bannière pour escorter le divin Maître, par une haute publique profession de leur foi ! Ils venaient, ces hommes, de partout ; et les démarches qui furent faites alors pour les réunir furent, dans beaucoup de localités, le point de départ d'une action qui alla aboutir à la formation de nouvelles Confréries du Très-Saint-Sacrement et à l'extension de l'Adoration nocturne à nombre de sanctuaires qui n'en jouissaient pas encore. »

Le matin, les Confréries du Très-Saint-Sacrement avaient eu, en effet, leur réunion spéciale à Notre-Dame, sous la présidence de cinq évêques. C'est M. Gustave Champeaux, secrétaire et ami de M. Vrau, qui donna le rapport sur les œuvres eucharistiques de la province de Cambrai, destinées à « travailler efficacement à restaurer le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ », et dont les membres, dit-il, « ne pouvaient manquer d'accueillir avec bonheur la proposition présentée dans l'Assemblée générale tenue à Paris, en 1874, et tendant à ce que, pendant l'année 1875, des pèlerinages considérés comme nationaux fussent dirigés vers tous les sanctuaires illustrés par des manifestations de la présence réelle de Notre-Seigneur au Très Saint Sacrement des autels ».

Quelques semaines auparavant, le II[e] dimanche de Carême, Paris avait eu son premier pèlerinage eucharistique à Saint-Jean-Saint-François, où se conservent les traditions du célèbre miracle des Billettes : l'Hostie, frappée par un Juif, devenue rouge comme du sang et jetée dans une chaudière d'eau bouillante, d'où elle sort intacte. L'année suivante, à la même date, le pèlerinage est renouvelé sous la présidence de Mgr Richard, nommé coadjuteur de Paris ; puis le 26 novembre, 400 membres de l'Adoration nocturne iront à la chapelle du Vœu national, au Sacré-Cœur.

Cette même année, le 6 juillet, un pèlerinage angevin a lieu avec succès à la chapelle des Ulmes près Saumur, où Notre-Seigneur était apparu jadis dans l'Hostie.

L'idée gagnait donc de proche en proche ; mais il fallait la compléter, selon le mot de Mgr Mermillod : « Vous ne ferez rien sans Congrès. » Le P. Mombur le redisait à Mlle Tamisier pour la pousser en avant. Elle avait lu et transcrit une homélie de Mgr Pie, évêque de Poitiers, qui lui avait donné une compréhension plus nette de la « royauté sociale de Jésus par le retour à l'Eucharistie » (1). Or, disait-elle, « il nous faut atteindre peu à peu les groupements humains, les chefs de famille, les associations, et c'est pourquoi des Congrès sont nécessaires. » Et elle songe à faire établir un Comité général.

Dès qu'elle s'en était ouverte à Mgr de Ségur au sujet des pèlerinages eucharistiques, le prélat lui avait répondu, le 29 avril 1874 : « J'ai confié toute cette affaire aux Révérends Pères Augustins de l'Assomption, chez qui s'est organisé le grand Comité central de Pèlerinages avec la bénédiction du Souverain Pontife. Personnellement, je ne puis pas m'occuper de cette organisation, surchargé et absorbé que je suis par le travail. »

Un an plus tard (avril 1875), M. de Cissey, ass[...]

---

(1) Voici quelques lignes du texte même de l'illustre évêque : « La grande erreur, l'hérésie capitale et universelle de notre époque, c'est le libéralisme qui écarte Dieu de l'*ordre social*, qui confine dans le domaine des consciences privées l'autorité du Seigneur Jésus-Christ et les hommages qui lui sont dus. Le *pouvoir*, la dignité *royale* lui appartient sur les nations comme sur les individus. »

t, à Paris, à l'Assemblée générale des catholiques, avait écrit à ce même sujet : « J'ai vu M. de Da-s. Il m'a dit que les pèlerinages du Saint Sacre-nt prenaient très bien leur place parmi les res... M. de Benque a lu un très long rapport les œuvres eucharistiques... Une de ses conclu-ns est : prière à tous les Comités catholiques de ommander les pèlerinages du Saint Sacrement ns tous les diocèses où il se trouve des sanctuaires i puissent les attirer. »

Enfin, en avr. 1878, Mgr de Ségur devait encore sister sur cette fusion des pèlerinages eucharis-ues dans le Conseil général des Pèlerinages : « Je s assuré qu'en s'y prenant un peu de bonne ure les Pères de l'Assomption pourront faire entrer ns le grand réseau de l'œuvre des Pèlerinages nos aux pèlerinages eucharistiques. »

Mais lorsque les Congrès seront institués, un Comité écial deviendra nécessaire, et c'est Mgr de Ségur -même qui en sera le président.

Pèlerinage jubilaire et Congrès d'Avignon.

Le 9 juill. 1876 devait avoir lieu la procession bilaire des Pénitents gris d'Avignon qui se renou-lait tous les vingt-cinq ans. Ce fut un pèlerinage piatoire de toute la France. On aurait même eu légat du Saint-Siège si l'archevêque avait osé le mander. La fête eut lieu du moins sous sa prési-nce et celle de l'évêque de Valence. Toute la ville ait en fête et merveilleusement décorée. La proces-on eut, en souvenir des années de Notre-Seigneur, reposoirs avec des autels symboliques ; elle mit us d'une heure à se déployer, et commencée à heures de l'après-midi, elle ne finit qu'à 11 heures soir. Toutes les autorités civiles et militaires y enaient part, et derrière le dais, les délégués du onseil général des Pèlerinages et de l'Adoration octurne de Paris, pour donner à la manifestation n caractère national...

Le lendemain, 10 juillet, une réunion intime à archevêché fut comme une sorte de Congrès, avec dresse au Pape, rapports et vœux.

Il y avait les deux prélats et leurs vicaires géné-aux, le vicomte de Damas, le P. Tesnière, les chefs es Pénitents Gris et de l'Adoration nocturne de aris. Entre autres questions, notons le vœu du . Leroyer, que, chaque année, sur un point ou sur n autre de la France, l'on organisât un grand èlerinage eucharistique, lequel serait suivi d'un ongrès « où l'on traiterait de toutes les œuvres de rière et de zèle qui ont rapport au royal service é Jésus-Christ ». Et le vicomte de Damas appuie commente ce vœu chaleureusement.

Après cet effort merveilleusement béni, il y eut n moment d'arrêt. En 1877, Mlle Tamisier dut se aire garde-malade près d'une nièce tendrement imée. Mgr de Ségur lui-même conseille l'abstention n ces moments difficiles (17 mai), car le cri de uerre « Le cléricalisme, voilà l'ennemi » venait 'être poussé à Romans et les luttes sectaires s'an-onçaient. Mais, dès que l'état de sa chère malade e lui permit, elle prit le chemin de Lyon et s'in-talla à Fourvière. En janv. 1878, elle fait connais-ance d'un missionnaire français, Mgr Dubuis, évêque e Galveston au Texas, qui lui dit : « Je crois, comme ous, au salut social par l'Eucharistie. » Il allait artir pour Rome. Sur sa demande, elle lui remet ne supplique pour Léon XIII que, sur l'avis de Mgr de Ségur, elle a fait signer par 500 hommes minents de Paris, d'Angers, de Marseille, d'Avi-gnon. Dans une audience du 27 avr. 1878, le prélat e présenta au Pape, lui parla des projets et eut a joie d'entendre le Vicaire de Jésus-Christ, après avoir béni chacun des signataires de la supplique, lui dire : « *Pour les œuvres eucharistiques, j'accorderai tout.* »

« A présent, dit Mgr Dubuis à Mlle Tamisier, vous pouvez marcher, la bénédiction de l'Eglise est avec vous. »

Elle écrivit donc à Mgr de Ségur de constituer le Comité central, d'en accepter la présidence ; elle rêvait même déjà d'un cardinal protecteur. L'heure n'était pas encore venue.

Mgr Mermillod, de son côté, lui écrit : « Il ne faut pas laisser tomber cette œuvre. Pourquoi ne la confieriez-vous pas à une Société religieuse d'hommes ? » Et il indiquait les Pères du Saint-Sacrement, ou les Assomptionistes, ou les Jésuites de Paray-le-Monial. L'infatigable zélatrice fit les premières démarches. Les premiers lui dirent : « Nous sommes faits pour le prie-Dieu. » Les Pères de l'Assomption « étaient absorbés par tant d'œuvres déjà qu'ils n'osaient en prendre une nouvelle ». Les Jésuites pressentaient l'orage qui allait éclater sur les Ordres religieux et se récusèrent. Mais nous allons retrouver sous peu, à la fondation des Congrès eucharistiques et du Comité permanent, des membres de ces trois Instituts, unis et actifs.

Pèlerinage et Congrès de Faverney.

En attendant, le pèlerinage eucharistique de 1878 se préparait. Ce n'est pas à Angers qu'il eut lieu, mais à Faverney, le 3 septembre, à l'occasion d'un Pèlerinage National parti de Paris avec le concours du Conseil général des Pèlerinages. Il avait été annoncé par une lettre circulaire datée du 5 août et signée de Mgr Paulinier, archevêque de Besançon, l'ancien évêque de Grenoble, qui avait vu éclore sous ses auspices, à La Salette, ce même Conseil général des Pèlerinages.

Mlle Tamisier, au lit depuis trois semaines, veut s'y rendre.

— Impossible, dit le docteur.

— Que faire ? demande-t-elle à l'aumônier.

— Faire un acte de foi et partir... Dieu fera le reste.

Elle prit le train et se trouva mieux.

Dans cette vaste plaine, le pèlerinage fut un triomphe au milieu d'une foule immense (1). Après la procession du soir, Mgr Besson, évêque de Nîmes, dans l'église, en rappela l'éclat et en marqua le caractère : « Sept prélats sont venus, les uns du fond de leur cloître, les autres du haut de leur siège épiscopal (2), pour adorer la sainte Hostie de Faverney en inclinant leur mitre d'honneur devant les autels du miracle ; 25 000 fidèles et plus de 1 000 prêtres la chantent ; voici les fils de saint Benoît, de saint Dominique, de saint Bernard et de saint Ignace qui leur disputent l'initiative des saintes louanges. Nous avions appelé le pèlerinage de Faverney un pèlerinage national. Il n'y a pas de mot qui le caractérise mieux. Toute la Comté est ici. La Suisse et la Lorraine y ont envoyé leurs

(1) A cause de la foule, un autel avait été préparé à 2 kilomètres de la ville, dans une vaste prairie. On y porta processionnellement la Sainte Hostie. Mgr Paulinier y célébra la Messe et le R. P. Isabel, des Frères Prêcheurs, donna le sermon. Le soir, la cérémonie eut lieu aussi dans cette plaine. Devant ce succès, la secte manifesta sa fureur : elle soudoya et paya des individus pour faire crouler une partie de l'estrade improvisée, et plusieurs pèlerins furent blessés.

(2) Les évêques de Saint-Dié, de Nîmes, de Verdun, de Bâle, les abbés de la Trappe de Notre-Dame des Dombes et des Bénédictins de Delle, avec l'archevêque de Besançon.

évêques, Lyon et Paris y sont représentés par l'élite de leurs Comités catholiques; c'est assez pour que la France le sache, l'admire et le répète. »

Après cette manifestation, l'idée d'un vrai Congrès eucharistique s'imposait; il eut lieu le lendemain, dans l'église même, nul autre local ne pouvant contenir les 200 prêtres et les nombreux pèlerins qui voulaient y prendre part. La *Revue du Très-Saint-Sacrement* a donné alors le compte rendu de ces premières assises eucharistiques... (1)

Mgr l'évêque de Nîmes remercia Mgr l'archevêque de Besançon, les rapporteurs et tous les organisateurs du Congrès : « L'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Belgique veulent disputer à la France l'initiative des œuvres eucharistiques, où elles se montrent fières de la suivre avec une émulation généreuse. Les directeurs de ces œuvres méritent toutes les louanges. »

Et l'évêque les convie dans trois ans en sa cathédrale restaurée. Mais trois ans plus tard, c'était à Lille que devait s'ouvrir, avec les bénédictions du Pape, le premier grand Congrès international, où non seulement la Hollande et l'Espagne seraient représentées, mais encore la Belgique, l'Italie, l'Autriche, la Suisse, le Mexique, le Chili et presque tous les diocèses de France...

LA FONDATION

Nouvelles démarches.

L'essai avait réussi. Il allait aboutir à une œuvre durable, mais ce fut encore par des épreuves et des tribulations de toutes sortes. En juin 1879, Mlle Tamisier perdit sa nièce, et ce deuil fut pour elle la cause d'une longue prostration. Son cher directeur, le P. Chevrier, mourait lui-même le 2 octobre suivant. Les événements, en France, se précipitaient vers une persécution odieuse et entravaient les initiatives nouvelles, surtout en faveur de grandes manifestations catholiques. Néanmoins, elle reprit courage, et au début de 1880 accourut à Paris, près de Mgr Richard et de Mgr de Ségur, pour s'occuper de l'Adoration nocturne des femmes, où s'enrôlaient, avec la même ferveur, ouvrières et grandes dames. Elle y fit la rencontre de deux religieuses belges, qui lui donnèrent le désir d'aller en leur pays étudier les œuvres eucharistiques : « La Belgique a la mission de faire mieux connaître l'Eucharistie et de l'exalter, la Fête-Dieu est sortie de Liége. » Auparavant, la Providence l'envoie aux eaux de Néris, pour y trouver M. Paul de Pèlerin.

Le magistrat d'Avignon, ancien élève du P. d'Alzon, âme de feu, venait de démissionner pour n'avoir pas à appliquer les décrets du 29 mars contre les Ordres religieux. On parla des pèlerinages eucharistiques, mais surtout de vrais Congrès eucharistiques, non plus seulement nationaux, mais internationaux.

Ecoutons le récit de M. de Pèlerin lui-même, cachant sous le voile de l'anonyme (1) :

« Dès le premier entretien, elle n'hésita pas à faire la longue mais fort intéressante histoire ses préoccupations et de ses démarches. Elle fit plu elle lui remit sa correspondance, ses notes, manuscrits relatant jour par jour les phases que propres idées avaient suivies, les objections qu'e avait soulevées, les encouragements qu'elle ava reçus, depuis Ars et Lyon, jusqu'au jour récent o visitant le château de Blois, elle avait cru voir, s geant dans sa magnifique salle des Etats générau au lieu des représentants de la France, les mand taires de Jésus-Hostie venus de tous les points monde pour affirmer et proclamer sa souverain sociale. « Ce n'est aujourd'hui qu'un rêve, ajouta » elle, mais demain ce peut être une réalité. » E le pria de tout voir, de tout examiner et d'e extraire le plan le plus pratique à l'aide duqu pourrait être atteint son but, toujours le même, *salut social par l'Eucharistie.*

» Sous l'œil de Dieu et l'action de sa grâce, q de saintes âmes ne cessaient d'invoquer, le dossi fut dépouillé et le 25 août 1880, fête de saint Loui roi de France, partait pour Paris, à l'adresse Mgr de Ségur, le rapport demandé suivi de conc tions nettes et précises.

» Le rapport était des plus documentés et se te minait par ces trois propositions, devenues depuis base de l'institution de l'œuvre des Congrès euch ristiques :

» *Première proposition.* — Nul moyen de dév loppement des œuvres eucharistiques ne paraît pl pratique que l'assemblée générale de leurs représe tants. Toutes les Associations ont leur Congrè pourquoi les œuvres eucharistiques, dont l'exc lence et la primauté ne sont pas discutabl n'auraient-elles pas le leur ? Et puisque le mal e général et lève à peu près partout aussi audacie sement la tête, l'assemblée générale des représe tants des œuvres eucharistiques devrait être intern tionale et se tenir tantôt dans une nation et tant dans une autre.

» *Deuxième proposition.* — L'assemblée généra des représentants des œuvres eucharistiques ain comprise paraîtrait devoir être en même temps u acte de foi et de réparation internationale et un facile occasion du développement des œuvres eucha ristiques par la nomenclature et l'exposé qui e seraient faits par nations et par diocèses.

» *Troisième proposition.* — La formation d'u Comité permanent chargé de promouvoir et d'orga niser ces grandes assemblées ne devrait-elle pas êt l'un des premiers actes à accomplir, comme l' demandé l'assemblée générale des catholiques d Paris en 1877 ?

» Le rapporteur émettait, en finissant, les vœu que le premier Congrès international eucharistiq se tînt en Belgique, où a vécu la promotrice de fête du Très Saint Sacrement, sainte Julienne d Cornillon, et que rien ne fût fait avant d'avo obtenu de S. S. Léon XIII une nouvelle et spécial bénédiction.

» Mgr de Ségur examina ce rapport avec la plu grande attention et l'approuva, heureux de reco naître dans son signataire un de ses plus chers anciens pénitents... »

En Belgique et Hollande.

Pendant ce temps, Mlle Tamisier songeait à mett à exécution son projet de voyage en Belgiqu

---

(1) Le bureau du Congrès fut ainsi constitué :

Présidents d'honneur : Mgr l'archevêque de Besançon et Mgr l'évêque de Nîmes ; membres : MM. Champeaux, représentant des œuvres eucharistiques de Lille ; Louis Cartier, représentant de la Confrérie séculaire des Pénitents du Saint-Sacrement d'Avignon ; vicomte de Damas, président du Conseil général des Pèlerinages ; de Montalvo, représentant des œuvres eucharistiques d'Espagne ; le R. P. Drevon, S. J., directeur de la Communion réparatrice, à Paray-le-Monial ; M. de Beffort, représentant l'œuvre de l'Adoration réparatrice des Pères Maristes de Paris ; M. l'abbé Jeannin et M. le curé de Faverney ; secrétaires : MM. Blanchet, curé de Saint-Maurice, diocèse de Versailles ; Marey et Rigny, du diocèse de Besançon.

(1) Rapport au Congrès de Paray-le-Monial (1897)

gr de Ségur l'encourage à plusieurs reprises et, le aoùt, après avoir lu le rapport de M. de Pèlerin, rédige et lui confie une lettre pour le cardinal champs, archevêque de Malines, avec une supplique au Saint-Père qu'elle doit aussi lui soumettre...

Munie de ces documents, et aussi du rapport de . de Pèlerin, qui l'accompagnait « de ses vœux de ses prières », Mlle Tamisier partit, le 30 août, our la Belgique. Le 6 septembre elle est à l'archeché de Malines. Mgr Richard lui avait dit : « A accueil que vous fera le cardinal Dechamps, vous connaîtrez si vous êtes oui ou non dans la volonté Dieu. » Or, elle fut accueillie avec grande bonté. cardinal promet de présenter les pièces au Saintère, car il va se rendre à Rome. Il acquiesce au rojet et indique Liége. Cependant les élections pprochent et feront retarder cette grande manifestion. Enfin, le cardinal ajoute : « J'ai soixantex ans. Je demande à Dieu de ne pas mourir avant lui avoir procuré ce triomphe... » Il sera exaucé.

Dans une seconde audience, vers le 20 septembre, cardinal, croyant hâter les choses, parle de la ollande à défaut de la Belgique, et lui donne une ttre d'introduction près de l'archevêque d'Utrecht, vue d'un Congrès à Amsterdam, à moins que le ape n'en décide autrement.

Mgr de Ségur, tenu au courant, est ravi de ces ouvelles. D'Utrecht, Mlle Tamisier lui rend ompte, le 6 octobre, de ses nouvelles démarches. gr Schreepman l'a bien reçue et adopte en principe le projet, soit pour Bois-le-Duc, soit pour orkum, soit pour Maestricht. Quant à Amsterdam, u'il ne veut pas éliminer de lui-même, il l'engage voir l'évêque de Harlem.

Elle y va donc, en passant par Amsterdam. Elle était annoncée près du clergé séculier et régulier ar une amie, ancienne élève du Sacré-Cœur. ependant, elle n'ose voir l'évêque, Mgr Snikers ; le aurait voulu auparavant un mot de Rome. Ne ouvant s'éterniser, elle demande audience, mais le rélat, dans un long entretien qui fut très pénible cause de la forme un peu âpre de la bonhomie ollandaise, exprima ses doutes et ses objections, ouvent de façon très vive, et finalement promit 'examiner et de voir l'archevêque d'Utrecht. « J'en ortis toute rompue », écrit-elle le 20 octobre à Igr de Ségur, qui continue à l'encourager. Mais se rendait compte déjà que le projet ne serait as exécuté en Hollande. Quelques évêques hollanais se contenteront d'adhérer aux Congrès de 1882 t de 1883.

Mlle Tamisier rentra en Belgique et fit part de es impressions au cardinal de Malines, comme le ui conseillait Mgr de Ségur.

L'archevêque de Malines apprend à l'initiatrice ue le Pape a fait bon accueil à la supplique de Igr de Ségur et au mémoire de M. de Pèlerin, u'il a promis sa bénédiction et qu'il l'enverra par crit en temps opportun, réservant par ailleurs le hoix du temps et du lieu aux évêques. La cause st donc gagnée. Mais le cardinal trouve que ce qui e peut se faire en Hollande n'est pas opportun our le moment en Belgique, à cause de la lutte colaire et de l'agitation électorale.

Comme dernière ressource, il propose cependant l'écrire à l'évêque de Liége. Mgr Doutreloux, le utur président du Comité permanent, répond, le févr. 1881, que le projet a toutes ses sympathies, nais l'état de sa santé ne lui permet pas de s'en ccuper cette année-là ; il revendique l'honneur du Congrès à Liége pour 1882.

Tout semble perdu.

Le temps passait, et rien ne venait de Rome. Mlle Tamisier, rentrée en France, où s'étaient amoncelées les ruines de la persécution, puisqu'on avait expulsé brutalement les religieux et que des centaines de magistrats avaient dû démissionner, était tentée de découragement. M. de Pèlerin la relève surnaturellement : « Vous n'êtes qu'une simple femme, il est vrai, mais Dieu, dans ses œuvres, se sert avec prédilection des instruments les plus humbles. Allez donc, et ne craignez pas ! »

Le 17 janv. 1881, cependant, une réunion avait eu lieu, rue du Bac, chez Mgr de Ségur. Il y avait là le P. Verbeke, Jésuite de Mons, très ardent pour la cause ; l'abbé Rivié, un des plus zélés curés de Paris ; le P. Chanuet, du Saint-Sacrement ; le P. Gros, supérieur des Maristes de Paris ; M. de Benque ; le comte de Nicolay, le baron des Rotours.

« Mgr de Ségur, dit le P. Gros, nous exposa son projet qui était une des conséquences de ses entretiens avec Mlle Tamisier et nous demanda si nous l'approuvions. Il s'agissait d'établir l'œuvre d'un Congrès eucharistique international annuel. Après une discussion qui ne fut pas longue, nous fûmes tous d'accord sur la fondation de cette œuvre. » (1)

On ébaucha même un programme, on élabora une circulaire pour obtenir des adhésions, qui arriveront plus tard nombreuses et chaleureuses, de l'épiscopat et des associations et communautés adoratrices.

Le mois suivant, le P. Verbeke écrit de Belgique que sa propagande est difficile à faire, parce que le cardinal de Malines hésite, Rome n'ayant pas parlé. Il suffirait peut-être pour le moment d'une simple démonstration sans Congrès.

Mgr de Ségur ne partage pas cet avis. « Ce qui est essentiel, dit-il, c'est le progrès, le développement, l'épanouissement de la dévotion et du culte eucharistique. Or, nous ne pourrons atteindre ce but de tous nos efforts que par un Congrès où l'on *travaillera* à la diffusion des œuvres du Saint Sacrement. La « démonstration » ne doit être qu'une sorte de complément du Congrès ».

Mlle Tamisier, devant tous ces délais, revint à la charge pour un nouveau recours à Rome et à Malines. Mais la santé de Mgr de Ségur déclinait visiblement avec ses forces. Le 20 mars, il lui écrit : « Plus j'y pense, plus je crois que notre désir n'était qu'un simple désir de foi vive et d'amour ardent... Jadis, quand je pouvais me mettre en avant, je n'y manquais pas. Aujourd'hui, comme les vieilles hirondelles qui ne sont plus capables de fendre l'air, je me mets forcément à l'arrière-garde, trop heureux encore si, même là, je puis servir à quelque chose. Je vais renvoyer toutes ces chères affaires à M. de Benque : peut-être trouvera-t-il ailleurs. »

Le P. Verbeke écrit alors à l'initiatrice : « Je suis bien triste de l'attitude que vient de prendre Mgr de Ségur... Je ne vois plus moyen raisonnablement d'aller en avant... » (25 mars), et M. de Benque : « Je considère la chose comme perdue au moins pour cette année. » (2 avril.)

C'est à Tours, où son beau-frère, inconsolable de la mort de sa fille, venait lui-même de mourir, que Mlle Tamisier reçut ces fâcheuses nouvelles. Dans son deuil, ce fut une épreuve plus terrible : il lui sembla, à elle aussi, que tout était perdu.

C'est alors que tout fut sauvé. Dieu voulait montrer que l'œuvre était de lui seul et qu'il la réalisait

(1) *Eucharistie*, 1911, p. 28.

malgré la faiblesse de ses instruments. Le P. Chevrier l'avait bien prédit, ainsi que toutes les autres âmes saintes appelées à donner leurs conseils...

Secours providentiel de Lille.

Ce fut, en effet, à ce moment, au début d'avril, que M. de Benque, sortant de chez Mgr de Ségur, rencontra rue du Bac le comte de Nicolay et lui annonça la nouvelle déconvenue : « Mais nos amis de Lille! reprit M. de Nicolay. Vous n'y pensez donc pas? Ils sont très experts en fait de Congrès... Frappez à leur porte, elle s'ouvrira. »

Obéissant, M. de Benque écrivit, le 4 avril, à M. Philibert Vrau, le mettant au courant et lui demandant son concours. La réponse ne se fit pas attendre. Dès le lendemain, M. Champeaux, au nom de M. Vrau et au sien, envoyait celle-ci, très courte, très humble, celle d'un serviteur dévoué : « Puisque vous persistez dans votre projet de Congrès eucharistique international, nous ne pouvons pas ne pas nous mettre à votre disposition. Donc, si vous voulez faire le Congrès à Lille, nous vous aiderons de notre mieux. Nous sommes tout à vous et à votre beau projet. »

Quelle explosion de joie ce fut à Paris! Dès le 8 avril, Mlle Tamisier recevait ce mot de M. de Benque : « Je crois qu'il n'y a rien à faire du côté de la Belgique. Aussi nous nous en passerons. Nous tiendrons notre Congrès eucharistique international, cette année, au mois de juin, à Lille. C'est entendu avec nos confrères de cette ville, gens de zèle, de dévouement et d'expérience pratique... Si nous ne pouvons faire aussi grand que nous l'aurions désiré, nous ferons toujours du bien et nous ne laisserons point *passer le temps du salut*. Nous ferons par nous-mêmes : ce sera plus simple et plus facile. Un bureau d'organisation fonctionnera à Paris et un autre à Lille. Ils s'entendront tous deux pour toutes les mesures à prendre. Maintenant priez et faites prier pour la réussite. »

Et quelques jours après, ce chant de triomphe, daté du 22 avril et signé L.-G. DE SÉGUR : « *Alleluia! Alleluia! Alleluia!* Notre grande affaire paraît prendre une excellente tournure, ma bien chère fille, grâce au bon M. de Benque et au Comité de Lille... »

Le Congrès étant fixé au 28 juin, on n'avait plus que deux mois pour l'organiser : « Les confrères de Lille se multiplièrent avec un dévouement auquel fut vraiment dû le succès de l'entreprise », témoigne la biographie de M. de Benque.

Bénédiction de Léon XIII.

A Paris, on se mit à l'œuvre aussi. Mgr de Ségur avait été prié d'en écrire au Saint-Père; mais il était déjà gravement malade. « Je ne me sens pas la force de le faire utilement, avait-il écrit le 20 mars; j'ai la tête à moitié démolie, rien que de penser à entrer en campagne. »

M. Vrau fit mieux que d'écrire. Il prit le chemin de Rome pour y aller lui-même chercher l'approbation du Pape et sa bénédiction. Là, il signa, avec le vicomte de Damas, une supplique au Saint-Père...

Cette supplique, qu'accompagnaient un projet de programme et un appel aux catholiques du monde entier, fut remise à Léon XIII, le 10 mai, dans l'audience accordée à M. Vrau et à M. de Damas, ainsi qu'au P. Picard, qui venait de succéder au P. d'Alzon comme Supérieur général des Augustins de l'Assomption (1) et qui était assisté d'un de ses religieux.

M. Vrau a raconté dès le lendemain à son beau-frère, le Dr Camille Feron, cette scène inoubliabl[e] : « Voici, en ce qui nous concerne, comment [les] choses se sont passées. Le Saint-Père arriva près [de] moi. Je tenais à la main la supplique pour le Co[n]grès eucharistique. Je me prosternai à ses pieds [et] je sentis ses mains se reposer sur ma tête. Je d[e]meurai là sans me relever un bon moment, tand[is] que le P. Picard, témoin de mon embarras et [de] mon émotion, se mit à expliquer l'objet de not[re] demande. J'entendis le Saint-Père lui répondre, [en] italien, qu'un pareil projet ne pouvait qu'être gra[n]dement encouragé et béni. Et puis je le vis qu[i,] étendant ses bras, me donna lentement sa bénédi[c]tion solennelle! Je me relevai alors, et je trouv[ai] enfin la hardiesse de lui demander, en lui tendan[t] la supplique, s'il ne voudrait pas, pour encourag[er] les promoteurs et organisateurs du Congrès, y mett[re] un mot de sa main en précieux témoignage de so[n] approbation. Sa Sainteté daigna accueillir avec bien[]veillance ma requête, qu'il me prit par l'interm[é]diaire de Mgr Macchi. Nous aurons donc à bref dél[ai] le mot d'encouragement que nous désirions. »

Ce ne fut pas seulement « un mot d'encoura[]gement » mis au bas de sa supplique, ce fut u[n] Bref en forme qui, le 16 mai, fut adressé de Rom[e] à Mgr de Ségur, président de l'Œuvre. Le Sain[t-]Père le louait et préconisait en ces termes :

« Rome, le 16 mai 1881.

» Il convient à la dévotion des fidèles de célébre[r] solennellement le souvenir de l'institution d'un [si] salutaire et si admirable Sacrement.

» Ainsi Nous vénérerons le mode ineffable dor[t] Dieu est présent dans ce Sacrement visible. Ain[si] Nous louerons la puissance divine qui opère tant d[e] merveilles dans ce même Sacrement. Ainsi encor[e] Nous rendrons à Dieu les actions de grâces qui lu[i] sont dues pour un si salutaire et si suave bienfait (1).

» C'est pourquoi, cher fils, Nous vous accordon[s] avec une affection spéciale la Bénédiction aposto[]lique, à vous et à tous ceux qui assisteront à c[e] Congrès. »

Le Saint-Père fit mieux encore. Il voulut qu'u[n] prêtre de Rome, le chanoine Emilio Ruggieri, délé[]gué à Lille par le cardinal Alimonda, protecteu[r] officiel des œuvres du Très-Saint-Sacrement, y trans[]mît au Congrès l'assurance de ses vives félicitations avec une nouvelle bénédiction.

Ainsi, il entrait dans les desseins de la Providenc[e] que la France, qui avait conçu le projet des Con[]grès eucharistiques, fût la première à le réaliser, — et chez elle.

Le premier Congrès international.

A l'appel du Comité d'organisation, daté de Paris[-]Lille, le 25 avril, et signé par Mgr de Ségur et deu[x] secrétaires, le comte de Nicolay et G. Champeaux[,] toutes les âmes d'élite répondirent.

« On n'avait espéré, écrit Mgr Baunard, qu'un[e] centaine d'adhérents, au maximum ; ce ne devai[t] être qu'un essai. Il en vint plus de 300! Je n[e] parle pas seulement des représentants de tous le[s] Ordres religieux, des 150 curés, vicaires et aumô[]niers du clergé séculier; des professeurs ecclésias[]tiques et laïques des Facultés catholiques de Lille. Mais un grand nombre d'évêques de France et tou[s]

(1) En 1882, la revue des Pères du Saint-Sacrement écrivait du P. Picard : « Le Pierre l'Ermite des pèlerinages de ce temps, homme aux vues surnaturelles, habitué à ne juger que selon la foi et à faire peu de cas d[e] tout ce qui n'est pas un intérêt des âmes, de l'Églis[e] et de Jésus-Christ. » (*Le Très Saint Sacrement*, 1er nov 1882, p. 41.)

(1) *S. Thomas d'Aquin*, opusc. 57.

ux de Belgique avaient voulu y être représentés ar des délégués spéciaux. L'Italie le fut par le . P. Tezza, délégué de S. Em. le cardinal de Caossa, évêque de Vérone; l'Espagne, par le comte e Montalvo; l'Autriche, par le Dr Doppelbauer, élégué de l'évêque de Linz; la Suisse, par M. l'abbé uedin; la Belgique, outre ses délégués épiscopaux, ar plusieurs catholiques insignes, tels que MM. de Dorlodot et de Robiano; la Hollande, par MM. Van ier, Joseph Russel, de Maëstricht; le Mexique, par I. Amor; le Chili, par l'abbé José Alejo Infante oncha, curé de Valparaiso. En France, Paris, Lyon, vignon, Nantes, Bordeaux, Orléans, Blois, Angers, ancy, Grenoble, Verdun, Arras, Langres, Metz, hartres, beaucoup d'autres villes, avaient là quelues-uns de leurs premiers hommes d'œuvres, rêtres ou laïques. Il n'est pas besoin de nommer es directeurs, présidents, promoteurs, zélateurs des ssociations et œuvres eucharistiques, M. de Befort, M. de Benque, M. Joseph de la Bouillerie, M. de anne, M. de Pèlerin, des magistrats, des fonctionaires, dont plusieurs démissionnaires lors des dérets de 1880 et confesseurs de leur foi; car les ours étaient mauvais, et ces hommes, presque ous, « venaient de la grande tribulation », comme l est écrit en saint Jean.... »

Celui qui avait signé l'invitation, qui avait soutenu de tout son zèle surnaturel la pieuse initiatrice t qui, comme il l'écrivait en son testament, avait oute sa vie « vécu dans l'amour du Très Saint Sacrement de l'autel », ne devait voir ce succès que par delà la tombe. Le 9 juin, Dieu avait rappelé Mgr de Ségur pour la récompense.

Mais l'œuvre des Congrès eucharistiques internaionaux était fondée: le premier allait s'ouvrir à Lille, le 28 juin 1881, sous la présidence de Mgr Monnier, évêque de Lydda, vicaire capitulaire du diocèse de Cambrai.

LES 25 PREMIERS CONGRÈS

Liste glorieuse.

Voici la liste des 25 premiers Congrès, sanctionnés par Brefs successifs du Souverain Pontife, et tenus sous la présidence et avec l'approbation, les encouragements et les bénédictions de NN. SS. les évêques:

1° Congrès de **Lille**, les 28, 29 et 30 juin 1881, sous la présidence, pendant la vacance du siège de Cambrai, de Mgr Monnier, év. titulaire de Lydda;

2° Congrès d'**Avignon**, du 13 au 17 sept. 1882, sous la présidence de Mgr Hasley, archev. d'Avignon;

3° Congrès de **Liége** (Belgique), du 5 au 10 juin 1883, sous la présidence de Mgr Duquesnay, archev. de Cambrai, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques;

4° Congrès de **Fribourg** (Suisse), du 9 au 13 sept. 1885, sous la présidence de Mgr Mermillod, év. de Lausanne et Genève, président du Comité permanent;

5° Congrès de **Toulouse**, du 20 au 25 juin 1886, sous la présidence de S. Em. le card. Desprez, archev. de Toulouse;

6° Congrès de **Paris**, du 2 au 7 juill. 1888, sous la présidence de Mgr Mermillod et de Mgr Richard, archev. de Paris;

7° Congrès d'**Anvers** (Belgique), du 16 au 21 août 1890, sous la présidence de S. Em. le card. Goossens, archev. de Malines, primat de Belgique;

8° Congrès de **Jérusalem** (Syrie), du 14 au 21 mai 1893, sous la présidence de S. Em. le card. Langénieux, archev. de Reims, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Doutreloux, év. de Liége, président du Comité permanent;

9° Congrès de **Reims**, du 25 au 29 juill. 1894, sous la présidence de S. Em. le card. Langénieux et de Mgr Doutreloux;

10° Congrès de **Paray-le-Monial**, du 20 au 24 sept. 1897, sous la présidence de S. Em. le card. Perraud, év. d'Autun, et de Mgr Doutreloux;

11° Congrès de **Bruxelles** (Belgique), du 13 au 17 juill. 1898, sous la présidence de S. Em. le card. Goossens et de Mgr Doutreloux, et avec la présence de S. Em. le card. Vincent Vannutelli, « député par Léon XIII »;

12° Congrès de **Lourdes**, du 7 au 11 août 1899, sous la présidence de S. Em., le card. Langénieux, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Doutreloux;

13° Congrès d'**Angers**, du 4 au 9 sept. 1901, sous la présidence de Mgr Rumeau, év. d'Angers;

14° Congrès de **Namur** (Belgique), du 3 au 7 sept. 1902, sous la présidence de S. Em. le card. Goossens, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Heylen, év. de Namur, président du Comité permanent;

15° Congrès d'**Angoulême**, du 20 au 24 juill. 1904, sous la présidence de S. Em. le card. Lécot, archev. de Bordeaux, et de Mgr Heylen;

16° Congrès de **Rome** (Italie), du 1er au 4 juin 1905, sous la présidence de S. Em. le card. Respighi, vicaire de Sa Sainteté, et de Mgr Heylen;

17° Congrès de **Tournai** (Belgique), du 15 au 19 août 1906, sous la présidence de S. Em. le card. Vincent Vannutelli, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Heylen;

18° Congrès de **Metz** (Lorraine), du 6 au 11 août 1907, sous la même présidence;

19° Congrès de **Londres** (Angleterre), du 9 au 13 sept. 1908, sous la même présidence;

20° Congrès de **Cologne** (Allemagne), du 4 au 11 août 1909, sous la même présidence;

21° Congrès de **Montréal** (Canada), du 7 au 11 sept. 1910, sous la même présidence;

22° Congrès de **Madrid** (Espagne), du 23 juin au 1er juill. 1911, sous la présidence de S. Em. le card. Aguirre, archev. de Tolède, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Heylen;

23° Congrès de **Vienne** (Autriche), du 11 au 15 sept. 1912, sous la présidence de S. Em. le card. Van Rossum, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Heylen;

24° Congrès de **Malte** (Colonie anglaise), du 23 au 27 avr. 1913, sous la présidence de S. Em. le card. Ferrata, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Heylen;

25° Congrès de **Lourdes**, du 22 au 26 juill. 1914, sous la présidence de S. Em. le card. Granito Pignatelli di Belmonte, *Légat du Saint-Siège*, et de Mgr Heylen;

Les résultats.

Tous ces Congrès ont pleinement réussi; Dieu les a visiblement bénis.

Pendant qu'ils se tiennent, ils raniment la foi et la piété eucharistique dans la ville et dans la contrée. Tout le monde y parle de l'Eucharistie; tout le monde pense à l'Eucharistie. Les fidèles y prient et y communient: quel essor pour la ferveur, qui gagne de proche en proche et rend l'atmosphère toute divine! On y étudie, on y prêche, on y explique l'Eucharistie. Les foules s'y instruisent et s'y sanctifient. C'est le coup de mort au respect humain; c'est l'ignorance vaincue. Des réunions d'études il sort des prêtres réconfortés et plus zélés, des hommes d'œuvres plus dévoués.

Après leur clôture, on constate que les Congrès ont créé un véritable courant eucharistique: ici, l'ancienne Confrérie du Très-Saint-Sacrement a repris ses exercices, depuis longtemps tombés en oubli; l'Adoration nocturne s'est comme d'elle-même jointe à l'Adoration diurne; l'Adoration *par les hommes*, réputée impossible, est devenue l'œuvre la plus florissante; là le nombre des communions a

doublé, la Messe de communion mensuelle des hommes a été fondée, l'Adoration par catégories sociales a obtenu un plein succès; dans telle ville, les processions publiques du Très Saint Sacrement ont été inaugurées; dans telle autre, elles ont été rétablies; dans tel diocèse, l'adoration diocésaine a été fondée; dans tel autre, de temporaire elle est devenue perpétuelle. On ne saurait dire dans combien de diocèses se sont levées et organisées de véritables légions de prêtres adorateurs. Il y a plus: en Belgique, qui la première donna l'exemple, en France, au Canada, par application des principes posés dans ces différents Congrès, des œuvres d'adoration *nationale* réparatrice ont été successivement fondées, et fonctionnent régulièrement, avec l'approbation et sur l'initiative de l'épiscopat.

Ici, les Conférences de Saint-Vincent de Paul ont officiellement inscrit Notre-Seigneur dans son tabernacle comme le premier des pauvres à visiter chaque semaine; là, des malades ne meurent plus sans sacrements et le saint Viatique qu'on leur porte est toujours pieusement escorté; l'œuvre des catéchismes s'est développée et a donné les meilleurs fruits; les retraites annuelles et les récollections mensuelles par les ouvriers, les jeunes gens, les gens du monde, ont réussi au delà de toute espérance; les pèlerinages eucharistiques qui ont continué ont donné lieu aux manifestations les plus touchantes; à Lourdes, les miracles se sont multipliés sur le passage du Très Saint Sacrement, comme aux temps évangéliques sur les pas du Sauveur.

Ailleurs, le courant s'est de lui-même transformé en fleuve, et c'est ainsi qu'en France, en Italie, en Espagne, en Amérique du Nord et du Sud, ont été tenus des Congrès eucharistiques régionaux ou *nationaux*, sans parler des Congrès locaux, vrais foyers de rayonnement et d'amour pour Jésus-Hostie et centres privilégiés de propagande de toutes les œuvres eucharistiques.

Enfin, depuis la promulgation des Décrets sur la Communion fréquente et quotidienne et sur la Communion précoce des petits enfants, les Congrès ont aidé considérablement à les mettre en pratique, après avoir attiré sur eux l'attention et en avoir fait le sujet de leurs programmes, selon l'ardent désir de Pie X « que cette pratique de la Communion quotidienne, si salutaire et si agréable à Dieu, s'accroisse et se répande partout, de nos jours surtout, où la religion et la foi catholiques sont atttaquées de toutes parts et où l'amour de Dieu et la piété laissent tant à désirer. »

LE COMITÉ PERMANENT

La présidence.

Dès qu'on eut décidé la permanence de l'institution (1), M. Vrau avait suggéré à M. de Benque d'en offrir la présidence au prêtre, devenu évêque, qui avait été avec lui le fondateur de l'Adoration nocturne. Mgr de La Bouillerie accepta de succéder à Mgr de Ségur...

« Sa lettre d'acceptation, écrit son biographe, est comme un hymne à l'Eucharistie. Mais, là encore, Dieu devait se contenter de sa bonne volonté. Au Congrès, tenu à Avignon en septembre 1882, Congrès qu'il avait préparé avec tant de sollicitude, ce ne fut pas lui qui présida, et M. l'abbé Le Rebours, curé de la Madeleine, y fit, en quelques mots partis du cœur, l'éloge de celui qu'on eût été si heureux d'y entendre parler de la « grande passion de sa » vie », l'amour du divin Sacrement de l'autel. » (1)

Le prélat s'était occupé, en effet, de la préparation du Congrès d'Avignon, mais il était mort le 8 juill. 1882, avant d'y pouvoir prendre part...

Mgr Duquesnay, archevêque de Cambrai, accepta cette succession doublement sacrée qui lui fut aussitôt offerte (juill. 1882). Ce fut à lui que Léon XIII adressa le Bref par lequel il autorisait et bénissait le Congrès de Liége, en 1883. Il mourut le 15 sept. 1884, et Mgr Mermillod, évêque de Genève et Lausanne, lui succéda.

L'éloquent évêque prépara le Congrès de Fribourg en 1885 et le présida. Il ne put diriger celui de Toulouse, en 1886... Celui de Paris, en 1888, fut présidé par lui avec une grâce, une distinction et une éloquence qui fascinèrent tout le monde.

En 1890, un grand honneur échut au Comité permanent : son président fut honoré de la pourpre romaine, le 23 juin; malheureusement, le cardinal Mermillod ne put aller présider, deux mois plus tard, le Congrès d'Anvers... Il envoya cependant un délégué, M. l'abbé Castella, professeur de théologie à son Grand Séminaire...

A la réunion suivante du Comité (26 oct. 1890), le cardinal fut nommé président d'honneur et remplacé par Mgr Doutreloux, évêque de Liége, qui avait déjà été adjoint au président général du Congrès de Liége, en 1883. Le Congrès de Jérusalem s'organisa peu après... Pour la première fois, le Saint-Père désigna un légat pontifical, et ce fut le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, qui fut envoyé [1893].

Après avoir dirigé les travaux de ce Congrès, qui eut tant d'éclat et d'importance, Mgr Doutreloux prépara, présida ou dirigea les Congrès de Reims en 1894, de Paray-le-Monial en 1897, de Bruxelles en 1898, de Lourdes en 1899, où présidait de nouveau, comme légat, le cardinal Langénieux.

En 1901, le zélé président du Comité permanent avait préparé le Congrès d'Angers, se rendant en cette ville dès le mois de février pour s'entendre avec le Comité local. Hélas! le 20 août, quinze jours avant l'ouverture, Mgr Doutreloux mourait inopinément, sans avoir pu y assister, comme jadis Mgr de Ségur et Mgr de La Bouillerie...

A la fin de 1901, le successeur digne de lui et digne de l'œuvre était trouvé : c'était S. G. Mgr Heylen, évêque de Namur, de l'Ordre des Prémontrés, comte romain, assistant au trône pontifical. Le 23 janvier suivant, le prélat présidait à Paris la réunion annuelle du Comité permanent (2) et fai-

(1) L'œuvre fondée, l'initiatrice rentra dans le silence. Elle continua à vivre de et pour l'Eucharistie, dans l'obscurité la plus profonde. Le 12 juin 1910, elle s'alita, atteinte de paralysie. Elle répétait ses mots de foi et d'espoir en Jésus-Hostie. Le 20 juin, à 7 h. 1/4 du matin, elle expira doucement, sous la bénédiction du prêtre.

(1) *Vie de Mgr de La Bouillerie*, par Mgr Ricard (Paris, Palmé, 1887).

(2) Les réunions du Comité eurent lieu d'abord à Lille en 1881, puis à Paris à partir de 1882, en différents appartements, soit chez M. de Benque ou M. Rivié, soit à la Salle de Géographie (1885), soit chez les Sœurs de Saint-Joseph, rue Monceau, chez les Chapelains de Montmartre ou les Lazaristes (1892). Depuis lors, comme le note le compte rendu de Jérusalem (1893), le Comité permanent tint « ses réunions à Paris, chez les Pères de l'Assomption, directeurs des Pèlerinages », 8, rue François-I[er]. Le siège du secrétariat général fut à leur annexe, 5, rue Bayard, de 1892 à 1905. Les réunions, après la fermeture du couvent de la rue François-I[er] en 1901, ont eu lieu rue du Bac, 39, dans l'ancien appartement de Mgr de Ségur, où le Comité préparatoire s'était réuni en 1881. A partir de la fin de 1908, elles se sont tenues à l'archevêché, rue de Bourgogne, et depuis nov. 1910, à la maison des œuvres diocésaines, 76, rue des Saints-Pères.

décider le Congrès de Namur pour sept. 1902. …puis, Mgr Heylen a préparé et dirigé, en sa …lité de président et de directeur des travaux, tous … Congrès, on sait avec quel soin et quel éclat!

Vice-présidence et secrétariat général.

M. de Mont de Benque et le comte Ch. de …lay furent nommés vice-présidents le 29 juin …. Le premier est décédé le 20 févr. 1898, le …nd le 3 mai 1906, ayant gardé le titre jusqu'à … mort.

… l'abbé Henri Odelin, chanoine honoraire et …ire général de Paris, devenu prélat de Sa Sain… en 1909, admis comme membre le 30 avr. 1899, …ccédé à M. de Benque le 22 déc. 1904.

…e secrétariat général eut d'abord pour titulaire, …ille (rue Négrier), M. Gustave Champeaux, qui …etira en 1893 à cause de ses infirmités, admira…ment supportées, et mourut le 7 août 1908. … Paul de Pèlerin, délégué par le Comité en Terre …ite, en 1892, pour la préparation du Congrès de …salem « sur le désir exprès de M. G. Cham…ux », devint, à son retour, secrétaire général, …aris, le 12 nov. 1893, s'occupant avec grand zèle … tous les Congrès ; il est mort pieusement le … mars 1905, laissant un legs important à l'œuvre …quelle il s'était si admirablement dévoué.

… Delcourt-Haillot, de Valenciennes, qui lui avait … adjoint en nov. 1899, reçut sa succession, ayant …me aides M. l'abbé E. Bouquerel, à Paris, depuis … mars 1904, et aussi M. le chanoine Houba, …iprêtre de Namur, à partir du 4 juin 1905. …ès le Congrès de Montréal (1910), il donna sa …ission, qui fut acceptée le 28 juin 1911, à …Irid, et, le 27 nov. 1911, le Comité permanent … à l'unanimité des membres présents, comme …étaire général, M. le comte Henry d'Yanville, … faisait partie du Comité depuis le 19 août 1906, …ime de la plupart des œuvres eucharistiques … France, notamment de l'Adoration nocturne de …is.

Vᵉ Congrès de l'Union internationale des Ligues catholiques féminines

DISCOURS DE S. EM. LE CARDINAL MERRY DEL VAL

*…e 18 mai, dit l'*Osservatore Romano *du 19. …22, s'est ouvert à Rome le « Vᵉ Congrès de …nion internationale des Ligues catholiques fémi…es », dont la présidente générale est actuelle…t une Polonaise, Madame la comtesse Wodzicka … Cracovie).*

…es Congressistes, au nombre d'une soixantaine …résentant seize nations (1), ont assisté à la …sse du Pape, puis ont aussitôt commencé leurs …vaux.

…) Les pays représentés étaient : l'Italie, l'Allemagne, …gleterre, la France, la Hongrie, l'Espagne, la Pologne, …Hollande, la Belgique, l'Autriche, la Suisse, le Por…al, les Etats-Unis, le Mexique, l'Argentine et le Chili.

La séance de l'après-midi a été présidée par S. Em. le cardinal Merry del Val. Dès que Son Eminence fut entrée, la présidente du Congrès invita Mgr Serafini, qui l'accompagnait, à donner lecture de la lettre par laquelle le Saint-Père priait le cardinal Merry del Val d'honorer le Congrès de sa présence.

En voici la traduction :

Du Vatican, le 16 mai 1922.

EMINENTISSIME, RÉVÉRENDISSIME ET TRÈS VÉNÉRÉ SEIGNEUR,

Le prochain Congrès du Bureau de l'Union internationale des Ligues catholiques féminines s'ouvrira à Rome le 18 de ce mois.

Pour lui donner plus d'importance et d'éclat, le Saint-Père serait très heureux que Votre Eminence acceptât de l'inaugurer et d'en présider au moins quelques séances.

L'auguste Pontife n'ignore pas Vos occupations ; Il se rend compte du peu de temps dont Vous disposez ; toutefois, comme Il connaît Vos hautes qualités et le zèle qui Vous anime, Il espère que Votre Eminence n'aura aucune difficulté qui L'empêcherait d'accepter.

Je saisis avec empressement cette occasion pour exprimer à Votre Eminence les sentiments de ma profonde vénération, avec lesquels je baise très humblement Ses mains et me dis,

De Votre Eminence Révérendissime,
Le très humble, très dévoué et vrai serviteur (1),

P. card. GASPARRI.

La lecture de ce document, écoutée debout, fut saluée de vifs applaudissements.

Son Eminence se leva aussitôt après et prononça, en français, le discours ci-après, dont l'*Osservatore Romano* publie le texte original :

MESDAMES,

Il y a cinq jours à peine qu'au milieu des occupations de ma charge l'invitation à présider vos séances m'est parvenue, et j'avoue avoir cherché à la décliner, non pas, certes, par manque d'intérêt dans vos grandes et belles initiatives, mais simplement parce que, sans préparation immédiate pour intervenir dans vos débats, j'estimais que le mandat était supérieur à mes forces. Un désir exprimé par Notre Saint-Père le Pape et l'aimable insistance de quelques-unes d'entre vous m'ont obligé à m'incliner, et je viens vous offrir au moins l'assurance de ma bonne volonté. Mais, ce qui est bien plus, je vous apporte la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, de S. S. le pape Pie XI, qui, dans sa haute sagesse et dans son zèle apostolique, s'intéresse vivement aux succès de vos efforts. Je vous apporte aussi, qu'il me soit permis de le dire, l'écho des encouragements du grand et saint Pontife qui veilla sur vos premiers pas et dont le nom et le souvenir survivent encore sur les lèvres et dans le cœur de tous, — Pie X.

L'apostolat auquel vous vous êtes dévouées, car ce n'est rien de moins qu'un apostolat, a une importance incontestable, et il me semble que si vous vous montrez à la hauteur de votre tâche, vous êtes

(1) Traduit de l'italien par la *Documentation Catholique*.

appelées à prendre une large part dans la reconstruction de la société chrétienne, dont la nécessité urgente se fait sentir davantage de jour en jour. Mieux placées que tant d'autres Ligues féminines qui ne relèvent pas de l'Eglise, quel que soit leur but, quels que soient les talents et les ressources dont elles disposent, vous n'avez pas à vous lancer à la recherche fiévreuse de doctrines nouvelles, destinées à faire naufrage comme tant de celles auxquelles jadis on s'est livré avec tant d'enthousiasme. Non, inspirées par la foi, et s'appuyant sur les principes immortels de l'Evangile et les enseignements divins dont la défense est confiée par Notre-Seigneur au successeur de Pierre et aux pasteurs légitimes de son troupeau, vos Ligues ont la mission d'étudier et d'effectuer l'application pratique de ces doctrines selon les besoins et les exigences du siècle où nous vivons, *nova et vetera*. Vous jouissez, en conséquence, d'une plus grande liberté d'esprit, par le fait même qu'il vous est accordé de pouvoir affronter franchement les plus graves problèmes à résoudre avec la sécurité que vous donne la lumière d'une doctrine précise et la voix d'une autorité indiscutable, chargée par Dieu lui-même de nous la transmettre et de la proclamer devant le monde.

Vous tiendrez haut l'étendard du Christ. Vous saurez concilier la juste revendication des droits légitimes de la femme avec l'assertion énergique de ses hauts devoirs. Vous ne permettrez pas qu'on lui enlève l'auréole de sa dignité, et, renversant l'ordre établi par la Providence, qu'on la fasse descendre de son piédestal pour en faire la rivale et presque l'ennemie de l'homme, au lieu d'en être la compagne éclairée et agissante sur le terrain très vaste de sa propre mission. Vous ne souffrirez pas qu'elle devienne le misérable jouet des passions d'autrui, glorifiée aujourd'hui, tant qu'elle attire et amuse, méprisée demain par ceux-là mêmes qui en ont fait la victime de leurs caprices. Tout en faisant la part des circonstances spéciales et des cas individuels, vous défendrez la femme contre les courants trompeurs d'une morale sans Dieu, qui tendent à arracher la femme au foyer familial où elle est reine, car ce serait détruire ce foyer, qui est la cellule sacrée et inviolable de la société humaine, et avant tout de la société chrétienne.

Un coup d'œil à l'ordre du jour de ce V[e] Conseil international de l'Union internationale des Ligues catholiques féminines nous révèle l'importance des sujets à traiter. C'est d'abord la question de la Préservation et Propagation de la Foi. Après le désarroi des esprits qui a suivi la terrible guerre mondiale, jamais peut-être, comme à présent, avons-nous senti la nécessité de conserver et de remettre en honneur les enseignements de la foi, dont l'abandon apparaît clairement comme une des causes principales de notre indicible malheur. Ce n'est pas le christianisme, Mesdames, qui a fait faillite, mais c'est la chrétienté qui a fléchi, à la suite d'un paganisme renouvelé, inconsciemment assimilé par les uns, prêché et glorifié par d'autres. Et aujourd'hui, où le trouvera-t-il (1) sinon en revivant les principes de la foi qui a sauvé le monde?

C'est peut-être moins l'hostilité ouvertement déclarée, parfois haineuse et violente, contre la foi catholique, que nous avons surtout à redouter à présent: c'est plutôt et le plus souvent cette philosophie *rationaliste* que nous retrouvons tôt ou tard à la base de toutes les formes du protestantisme moderne, de tous les nouveaux systèmes religieux, de toutes l écoles de moralité dite laïque, à savoir que la véri et l'erreur, le bien et le mal sont, au fond, des co ceptions purement subjectives, jouissant des mêm droits et dignes au même titre d'un égal respect d'une même liberté.

Je dirais volontiers à ce propos avec un grand or teur français, de Ravignan, que beaucoup, tout en disant chrétiens et même catholiques, se livrent au illusions et aux spéculations arbitraires, pour arriv à quelque forme d'idées religieuses et de christi nisme à leur usage. « Il y aura un christianism du passé, un christianisme de l'avenir. Quelques e seignements chrétiens que l'on garde ou que l' rejette, peu importe; on y verra toujours une mêr et égale vérité. C'est ainsi qu'on ne daigne pas ter compte de la vérité absolue et révélée du christi nisme catholique, du nôtre. *Le positif de la j s'élude plus qu'il ne se combat;* on rêve un je sais quoi de transformé, d'indéfinissable, qui obli à fort peu de chose, qui flatte et caresse de vagu penchants de religion, et, en définitive, on est jouet des tristes fluctuations d'un rationalisme sce tique, sans appui, sans but, sans résultat. »

A ce point se rattache logiquement l'examen de l'a titude pratique à adopter par rapport à l'interconfess nalisme. Vient ensuite le sujet de la Campag Féminine pour la Moralité des Cinémas et Théâtr Modes et Danses. Tous les esprits sérieux et hommes de gouvernement conscients de leurs r ponsabilités sont préoccupés des conséquences dé tères pour la société de cette frénésie, dominan dans toutes les classes, de jouir à n'importe quel pr même à celui de la dégénération la plus honteu et de la destruction éventuelle des fibres vitales l'humanité. Mais, hélas! tandis que les mesures police contre les ravages de l'alcoolisme et de cocaïne se multiplient et s'appliquent avec une ju rigueur, on se soucie fort peu des *poisons de l'â* que notre jeunesse surtout dévore avidement tous jours dans les cinémas, dans les théâtres et à t vers le dévergondage de la mode et de la danse.

Le sujet du Trafic des Femmes, avec ses révoltan ruines, et celui des devoirs civiques de la femme av ses responsabilités et ses périls, appellent aussi vo attention.

J'estime que toutes ces questions sont si gra et si étendues que, tout en les examinant sérieu ment aujourd'hui, vous devrez y consacrer une étu prolongée au sein de vos différentes Ligues, av de pouvoir arriver à bien préciser les mesures p tiques qu'il convient d'adopter pour une action v ment efficace.

Je termine en exprimant le vœu que les discussio de ces journées romaines soient fécondes : elles seront si, comme j'en ai la certitude, vous écar de vos débats ce qui pourrait en troubler la sérén par des vues trop personnelles, et cela dans le s but de mieux pourvoir aux intérêts communs toutes les nations que vous représentez et pour bien des âmes que vous cherchez de secourir.

Par l'intercession de la Vierge Mère, bénie en toutes les femmes, Dieu daigne guider vos délibé tions et vous accorder la joie de recueillir les fru des sacrifices considérables que vous offrez sans ce pour le succès d'une cause qui est la sienne et ce de son Eglise.

L'éminent orateur, qui avait été fréquemm interrompu par les applaudissements, fut, à fin de son discours, l'objet d'une ardente et t respectueuse ovation.

---

(1) Ainsi porte le texte de l'*Osservatore*, qui présente vraisemblablement une lacune. (Note de la *D. C.*)

OSSIERS DE LA « DOCUMENTATION CATHOLIQUE »

LES INSTITUTEURS PUBLICS

ntribution à l'étude de leur psychologie

La guerre, comme toutes les grandes crises, accentué l'orientation personnelle des esprits. Les instituteurs publics, après avoir comme us les Français fait bravement leur devoir sur front, n'ont pas échappé à cette loi. Dans ce rps, d'autant plus intéressant à étudier qu'il t plus nombreux et reflète de plus près l'âme peuple, après un héroïsme commun, deux ands courants divergents se sont produits puis la paix.

rès la guerre, certains sont allés vers le catholicisme.

Ils ont tiré la conclusion logique de l'expérience nglante qu'ils avaient eue devant eux : « la terble crise que nous traversons a dessillé bien s yeux et ramené à Dieu un grand nombre imes. Elle a posé d'une façon tragique le proème de la destinée, réclamant impérieusement sans délai une réponse. Elle a montré la fausté de conceptions sociales utopiques, soi-disant manitaires » (1).

De ce courant, le R. P. Bessières a tracé ns *Ames Nouvelles* l'émotionnant et consolant bleau (2) :

Instituteurs, institutrices, professeurs groupés auur du *Bulletin des Professeurs catholiques de niversité*, l'ancien bulletin de G. Lotte, repris r un groupe de professeurs de Lyon, ont recueilli testament de Lotte et de Lamouroux. Pour marer aussi nettement que possible le caractère de mitié qui unit les maîtres, une ligue de Commun mensuelle d'abord, puis de Communion peruelle, a été fondée, qui en est le lien spirituel. Le succès du bulletin a été inespéré, jusqu'à uner ceux qui oublient que le sacrifice est le nd abréviateur des âmes.

Alors que Lotte avait péniblement recruté ses abonnés, le nouveau bulletin a déjà presque plé ce chiffre. Sur 1 400 abonnés conquis en deux s, 400 appartiennent à l'enseignement primaire. Autour de la grande maison fraternelle ouverte x trois ordres d'enseignement et qui en constitue mme le quartier général, des Unions régionales, revues locales ont été fondées.

Notons : l'*Union des catholiques français de l'Engnement public de la région parisienne;* — l'*Union ionale du Sud-Est;* celle de la *région toulouane;* — la *Conférence Saint-Michel* (3).

Le *Bulletin des Instituteurs catholiques de l'Enseignement primaire;* — le bulletin mensuel *Aux Davidées* (1), la *Revue scolaire d'Alsace et de Lorraine;* — le bulletin du capitaine Jouanny, *Pour l'Union sacrée scolaire*, etc.

Depuis 1920, date de publication de ces renseignements, ce courant n'a fait que s'élargir en nombre et s'approfondir en piété.

Un autre courant, diamétralement opposé et singulièrement inquiétant, s'est dessiné dans le personnel scolaire :

Un grand nombre se sont orientés vers le socialisme et même vers le bolchevisme.

Quelle est la portée de ce second mouvement?

A l'occasion de la circulaire du mois de mai 1921, dans laquelle le ministre de l'Instruction publique invitait les inspecteurs d'Académie à surveiller la propagande des doctrines révolutionnaires, une des personnalités les mieux placées pour connaître l'état d'esprit du corps des instituteurs, M. Théodoric Legrand, directeur de l'*Instituteur Français* et alors directeur d'école communale à Paris, a donné les précisions suivantes (2) :

Des chiffres d'abord :

1° La *Fédération des Amicales*, qui groupait les neuf dixièmes du personnel enseignant primaire, s'est divisée, il y a trois ans, sur la question de l' « affiliation » à la C. G. T. 50 000 instituteurs, répartis dans les 89 départements, se sont prononcés *pour* cette affiliation et ont formé ce qu'on appelle le *Syndicat national*, sous la direction de MM. Glay et Roussel, deux socialistes unifiés. En d'autres termes, *50 000 instituteurs payent, directement ou indirectement, une cotisation annuelle à la C. G. T.* CELA, PERSONNE NE PEUT LE NIER.

2° Les 30 000 instituteurs qui ont refusé leur adhésion à la C. G. T. constituent un groupement professionnel qui continue en quelque sorte la Fédération des Amicales (avec le nombre en moins).

3° La Fédération des Syndicats extrémistes, qui existait déjà avant la guerre, et dont les principaux « meneurs » sont à Marseille, a vu son effectif s'augmenter à la suite de la dissolution de la Fédération des Amicales. Il atteint aujourd'hui le chiffre de 15 000. C'est-à-dire que 15 000 instituteurs adhèrent formellement et publiquement à la IIIe Internationale !

Il ressort donc bien de ces chiffres que, à l'heure présente, *65 000 instituteurs ou institutrices sont enrôlés sous la bannière des socialistes plus ou moins rouges — de Glay à Loriot.*

(1) R. LE CESVE, *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*, 15. 5. 18.

(2) ALBERT BESSIÈRES, *Ames Nouvelles*, avant-propos, xx. (Paris, de Gigord, 1920.)

(3) « Pour les Sévriennes [élèves de l'Ecole normale supérieure], les aspirantes à l'enseignement secondaire ciel, et les professeurs féminins des lycées. »

(1) « Sous ce nom, les *Davidées*, il s'est constitué un groupe d'institutrices catholiques de l'enseignement public. Leur idéal est de travailler, dans ce milieu où Dieu les a placées, à la formation morale et intellectuelle de la jeunesse en lui donnant l'exemple d'une vie parfaitement chrétienne. »

(2) TH. LEGRAND, « Chez les instituteurs primaires. — En plein gâchis » : *La Libre Parole*, 8. 7. 21.

Et maintenant, passons à des faits non moins authentiques :

1° Dans chaque département, il existe un petit noyau de « militants » qui prêchent ouvertement la révolution sociale... Quoi qu'en dise M. le ministre, leurs paroles, leurs écrits et leurs actes font beaucoup de tort à l'école laïque.

2° La plupart des Conseils départementaux sont composés d'instituteurs cégétistes ou bolchevistes élus par leurs collègues. De récentes élections, dans les Bouches-du-Rhône et dans l'Indre, par exemple, montrent bien que la majorité des instituteurs reste acquise aux idées les plus avancées.

3° Quelques inspecteurs d'Académie ont voulu sévir contre des « militants » de marque ; il les ont traduits, comme la loi les y oblige, devant le Conseil départemental, à fin de révocation. Neuf fois sur dix, ledit Conseil a donné tort à l'Administration. C'est l'impunité assurée, l'impunité qui enhardit les coupables.

Ces chiffres ont été, paraît-il, un peu modifiés par suite du passage à la C. G. T. d'un certain nombre d'instituteurs de la Fédération extrémiste, mais sans entraîner les profondes modifications qu'on avait cru apercevoir, par suite d'une erreur, après le *Congrès de la Fédération extrémiste des membres de l'Enseignement :*

« Il est parfaitement exact, écrit M. Th. Legrand dans l'*Instituteur français* du 15 oc. 1921, que, dans ces derniers temps, quelques centaines de « bouet- » tistes » sont passés avec « armes et bagages », si je puis dire, au Syndicat cégétiste des camarades Glay et Roussel. » Mais pour M. Legrand, les deux Fédérations se valent puisqu'elles poursuivent le même but, le désordre et l'anarchie. Peu lui importe, dès lors, qu'il y ait actuellement 13 000 instituteurs soviétistes au lieu de 15 000 et 52 000 instituteurs inscrits à la C. G. T. au lieu de 50 000.

« Les chiffres donnés par M. Legrand expliquent en entier le mystère devant lequel notre bonne foi s'était inclinée. Le chiffre de 3 000 adhérents avait figuré dans tous les comptes rendus lus par nous et notamment dans celui qu'avait donné le *Temps*. Mais ces comptes rendus n'avaient qu'un défaut : c'était d'avoir omis un chiffre — et si petit en vérité quant à sa valeur absolue, — le chiffre 1, mais tout de même assez important par sa valeur relative, car la suppression de ce chiffre entraînait une diminution d'effectifs de 10 000 membres. Excusez du peu ! 3 000 adhérents, imprimait le *Temps*. M. Legrand rectifie et écrit 13 000. » (1)

Ainsi une partie importante du corps des instituteurs se tourne vers les idées révolutionnaires.

Après l'héroïsme de la guerre, se justifie, une fois de plus, cette parole de Pascal : « Ces grands efforts d'esprit où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt. »

L'âme ne reste à ces hauteurs qu'en s'appuyant sur Dieu : c'est ce qu'ont fait les instituteurs, également héroïques, qui, eux, ont été logiques jusqu'au bout et sont revenus à la pratique religieuse.

(1) Pierre Rochemont (*Libre Parole*, 26. 10. 21). « Quel est le nombre des Bolcheviks de l'enseignement ? »

Et cependant, même humainement parla[nt], cet état d'esprit révolutionnaire des institute[urs] ne se comprend pas, car avec le relèveme[nt] considérable de leurs traitements, ils peuve[nt] devenir de véritables « bourgeois », et sont, [de] fait, plus riches actuellement qu'un grand nomb[re] de bourgeois très authentiques.

Dans l'impossibilité où nous sommes de pén[é]trer dans la pensée intime des instituteurs publi[cs] pour y trouver l'explication de cette contrad[ic]tion entre leur situation matérielle et leur te[n]dance sociale, il nous reste la ressource de che[r]cher dans leurs lectures habituelles l'explicati[on] de leur mentalité.

Précisément, un certain nombre de Revu[es] pédagogiques sont spécialement consacrées [à] l'enseignement primaire et comptent de nom[]breux abonnés dans le corps professoral d[es] écoles.

Les lecteurs de la *Documentation Catholiq[ue]* trouveront certainement un intérêt documentai[re] à prendre connaissance d'extraits de ces revu[es] pédagogiques : « Dis-moi ce que tu lis et je [te] dirai qui tu es ».

Henry Reverdy.

L'ÉTAT D'AME DES INSTITUTEURS d'après leurs Revues pédagogique[s]

Nous grouperons ces citations sous les rubriqu[es] suivantes : Religion, Morale, Famille, Patri[e], Autorité, Pédagogie.

Ces premiers extraits sont tous empruntés à [un] organe qui est loin d'être extrémiste : la Revue [de] l'Enseignement primaire et Primaire supérieu[r] *et à un seul trimestre : le dernier trimestre [de] 1920, période qui suit la rentrée scolaire, pa[r]ticulièrement importante pour les directives [de] l'année.*

Si ce Dossier reçoit un accueil favorable [de] nos lecteurs, nous le compléterons en dépouilla[nt] d'autres recueils du même genre à des dates pos[té]rieures.

RELIGION

Attitude de l'école publique en face de la religi[on]

Cette lecture, extraite de *L'Enseignement [du] Peuple* d'Edgar Quinet et donnée par la *Revue [de] l'Enseignement primaire* (1), montre comme l'école laïque se suffit à elle-même et doit re[m]placer les religions.

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 26. 9. 20 : « Rev[ue] scolaire ». p. 17 : lecture : « l'Ecole et les Religions, Ed[gar] Quinet (*L'Enseignement du peuple*) ». — Pour la briève[té] nous désignons, suivant l'usage, la *Revue de l'Enseig[ne]ment primaire et primaire supérieur* sous le titre *Re[vue] de l'Enseignement primaire.*

omment a-t-on constitué la science moderne? la séparant de la science de l'Eglise.
e droit civil? En le séparant du Droit Canon.
a Constitution politique? En la séparant de la gion de l'Etat.
e plus important de tout reste à ordonner : ucation.
ouiez-vous affranchir l'enseignement laïque? z affirmer ce que trois siècles ont affirmé avant is : qu'il se suffit à lui-même, qu'il existe par lui-me, qu'il est lui-même croyance et science.
.. La société laïque possède aujourd'hui plus de ites que l'Eglise : c'est la raison pour laquelle son eignement doit se constituer indépendamment de struction cléricale. La prétention des castes sacer-ales a toujours été d'être seules capables de donner fondement aux institutions civiles et politiques.
.. On répète incessamment que la société laïque aucun principe et par conséquent rien à ensei-r. Il faut du moins reconnaître qu'elle peut ux qu'aucune autre l'enseigner elle-même, et à précisément de quoi il est question dans l'en-gnement laïque....
ette société vit sur le principe de l'amour des yens les uns pour les autres, indépendamment leur croyance. Or, dites-moi, qui professera, non lement en paroles, mais en actions, cette doctrine est le pain de vie du monde moderne? Qui eignera au catholique la fraternité avec le juif? -ce celui qui, par sa croyance même, est obligé maudire la croyance juive? Qui enseignera à her l'amour du papiste? Est-ce Luther? Est-ce le ? Il faut pourtant que ces trois ou quatre ndes, dont la loi est de s'exécrer mutuellement, nt réunis dans une même amitié. Qui fera ce racle? Qui réunira ces trois ennemis acharnés, conciliables? Evidemment, un principe supérieur plus universel. Ce principe, qui n'est celui d'au-e Eglise, voilà la pierre de fondation de l'ensei-ment laïque.

L'origine de l'homme.

a *Revue de l'Enseignement primaire*, exposant origines de l'homme d'après la science (1), met doute l'existence même du Créateur :

a science ne peut affirmer ni à plus forte raison uver l'existence d'un être suprême, antérieur et érieur à toute matière, et qui aurait créé l'uni-s et l'homme. Sans avoir dissipé encore toutes ténèbres qui planent sur l'origine de l'univers et la vie, elle a établi d'une façon à peu près incon-able la commune origine de toutes les espèces antes et la parenté étroite qui unit l'humanité au te du règne animal.
Au milieu de l'infinité de combinaisons chimiques se produisirent aux premières époques de notre nète, dans des conditions infiniment variées de pérature, de lumière et de pression atmosphé-ue, la matière vivante apparut, il y a des mil-s d'années, au sein des eaux et à la surface de terre, sous sa forme la plus rudimentaire, la cel-e, qui se trouve encore aujourd'hui à la base de s les organismes vivants, les plus simples comme plus compliqués, avec les facultés qui caracté-ent la vie : la nutrition et la reproduction.
Les formes vivantes, d'une structure d'abord rêmement simple, sont allées en se transformant s cesse, se différenciant et se perfectionnant sous l'influence des milieux changeants, chaque espèce s'adaptant aux conditions nouvelles d'existence ou succombant si elle ne pouvait s'y adapter.
Les espèces les plus récentes — celles dont on retrouve les fossiles, c'est-à-dire les restes, dans les terrains d'âge récent, — et, on peut le dire, les plus perfectionnées, sont des mammifères pourvus de mains aptes à saisir les branches et les aliments, d'organes des sens très développés et d'un cerveau volumineux.
A cette division du règne animal appartiennent les espèces variées de singes, dont les espèces supérieures n'ont point de queue et marchent presque droit, comme l'homme. Au point de vue zoologique, « l'homme, dit M. Perrier, le savant zoologiste — et c'est la conclusion de la science moderne, — se rattache directement aux singes, et les caractères qui le distinguent des singes supérieurs sont certaine-ment moins importants que ceux qui distinguent les divers singes entre eux ». (Hervé, *Histoire de France.*)

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 26. 9. 20 ; « Revue scolaire », p. 13 ; « Questions et explications ».

Les fins dernières.

D'un article intitulé *La Toussaint, la Famille et son évolution*, ces *Idées sur la mort* (1) :

« *Il n'y a rien de plus naturel que de mourir. Acceptons la loi de l'univers. J'ai fini ma tâche, je meurs heureux... Les cieux et la terre demeurent.* » Dernières paroles d'ERNEST RENAN (2 oct. 1892.)

La mort selon les chrétiens. — Selon les chré-tiens, la mort est simplement une épreuve imposée à l'homme pour le racheter de la faute originelle ; c'est une conception religieuse métaphysique de la destruction de la vie. Pascal a exprimé admirable-ment cette idée de rachat du péché dans une lettre écrite à sa sœur, à l'occasion de la mort de leur père...

La mort selon les physiologistes. — La mort pour les savants est une simple manifestation natu-raliste à laquelle les hommes sont soumis comme tous les êtres vivants : la vie d'un homme n'est pas plus mystérieuse que celle d'un animal, que celle d'une plante et du champignon à l'existence éphé-mère, qui accomplit le cycle de son existence en une nuit chaude et orageuse.
a) *L'évangile de la nature.* On voit toujours aux choses nouvelles la vieillesse céder la place, et il est nécessaire que les êtres se réparent les uns par les autres. Et rien ne tombe dans le gouffre, dans le noir Tartare ; — il faut de la matière pour que puissent se développer les générations futures, qui toutes aussi se suivront, leur vie une fois achevée. Les êtres qui nous précédaient ont également dis-paru : et aussi ils ne cessent pas de naître les uns des autres ; la propriété de la vie n'est donnée à per-sonne, tous en ont l'usufruit. (*Lucrèce.*)
b) *La vie humaine et la mort.* Ainsi tout vit et meurt selon la loi ; mais sur la vie de l'homme ne règne qu'une destinée incertaine. Ce n'est pas tou-jours le père disposé à s'en aller qui salue du bord de la fosse son fils florissant, valeureux ; ce n'est pas toujours le jeune qui ferme les yeux au vieil-lard résigné d'avance, le fort au faible. Trop sou-vent, le sort contraire intervertit les jours, et le vieil-lard sans ressources déplore en vain ses fils et ses neveux, tronc mutilé autour duquel les orages ont amoncelé les rameaux fracassés. (*Goethe.*)

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 31. 10. 20 : « Revue scolaire », p. 101.

La reprise des relations de la France avec Rome.

Sous le titre *Nos bons ultramontains*, un article de la *Revue de l'Enseignement primaire* s'oppose à la reconnaissance officielle de toute puissance spirituelle (1) :

C'en est fait, nous retournons à Rome. On ne pouvait moins attendre de la Chambre introuvable. Un dernier espoir, à la rigueur, nous reste. Le Sénat opposera-t-il son *veto* au vote qui va rétablir les relations de la République (?) française avec le Vatican ?

La République ! Nous n'en avons plus que l'ombre et l'illusion. Son premier article, le plus fondamental, est l'affirmation de toutes libertés, à commencer par la plus imprescriptible de toutes, la liberté de conscience. Et nous allons être représentés auprès du Pape.

Oh ! je sais bien, on nous dira que les lois laïques sont intangibles, la séparation de l'Eglise et de l'État définitivement acquise. On ajoutera que les autres grandes nations ont toutes leurs délégués auprès du Pape. Tout cela, en l'espèce, est à côté de la question.

Nous reconnaissons, *officiellement*, la puissance papaline. Puissance spirituelle, puissance morale, tant que vous voudrez, et non puissance temporelle. Ce n'en est que plus grave, car cela revient à admettre qu'une autorité religieuse peut et doit être traitée sur le même pied qu'une autorité politique, que le Saint-Père est un souverain au même titre qu'un monarque ou qu'une nation qui se gouverne elle-même.

Cela, c'est l'abdication définitive de l'esprit démocratique. C'est le droit de cité reconnu à la religion, en tant que religion, dans le régime républicain. C'est la négation même de la République.

Tel est le sens de la loi nouvelle, et si quelques-uns s'y sont trompés, c'est bien ainsi que l'a compris la majorité réactionnaire. Encore une fois, le Sénat maintiendra-t-il cette mesure scandaleuse ? Agenouillera-t-il la France aux pieds du Saint-Père ?

Jeanne d'Arc.

L'extrait suivant montre comment un simple résumé historique peut être tendancieux (2).

A noter :

D'abord le *titre*, où il n'est fait aucune allusion aux apparitions de Jeanne d'Arc, à ses voix, à sa mission :

« *Jeanne d'Arc. — Situation de la France quand elle intervient. — Enfance de Jeanne d'Arc. — Ses victoires. — Son procès. — Sa mort.* »

Ensuite le texte en sa brièveté et ses tendances :

1. Après Duguesclin et Charles V, Charles VI étant devenu fou, une terrible guerre civile éclata entre les seigneurs, qui voulaient gouverner à sa place ; c'est la guerre des *Armagnacs et des Bourguignons*.

2. Le roi d'Angleterre en profita pour revenir en France et battre les Français à Azincourt (1415).

3. *Le traité de Troyes* (1420) le déclara héri[tier] de Charles VI et livra Paris aux Anglais.

4. Le fils de Charles VI, Charles VII, ne [fut] d'abord que le roi de Bourges.

5. La France souffrit aussi de l'invasion angla[ise], de la guerre civile, des pillages et incendies, [des] haines et des guerres qui se déclaraient de provi[nce] à province et de château à château.

6. Jeanne d'Arc naquit à Domremy, en Lorrai[ne]. La Lorraine souffrit cruellement de la guerre.

7. Dans son enfance, ses parents furent m[ême] obligés de s'enfuir. Puis, quand le flot des briga[nds] fut passé, la famille revint et retrouva le village s[ac]cagé, la maison dévastée, l'église incendiée. Elle [vit] ainsi ce que c'est que la guerre.

8. Ces malheurs la frappèrent beaucoup. Elle rêvait tout éveillée. Elle crut entendre des voix [qui] lui disaient de délivrer la France.

9. Elle se rendit auprès de Charles VII à Chi[non] et se mit à son service.

10. Charles VII lui confia une armée.

11. Elle fit lever le siège d'Orléans et cond[uisit] Charles VII à Reims pour le faire sacrer.

12. Elle échoua devant Paris.

13. Elle fut faite prisonnière à Compiègne.

14. Elle fut condamnée par un tribunal de prê[tres] français présidé par l'évêque de Beauvais, et br[ûlée] vive à Rouen, en 1431 (comme hérétique, c'est-à-[dire] mauvaise chrétienne).

15. La lutte de Jeanne d'Arc contre les Ang[lais] avait à peine duré deux ans : cela avait suffi p[our] rendre confiance aux Français.

16. Les Anglais furent chassés de France, où [ils] ne conservèrent que Calais.

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 12. 12. 20 : « Revue sociale », p. 47 : « Le langage des faits. — Nos bons ultramontains ».

(2) *Revue de l'Enseignement primaire*, 19. 12. 20 ; « Revue scolaire », p. 219 : « L'histoire au certificat d'études. — Grandes figures du moyen âge. — Jeanne d'Arc ».

L'école libre et l'école officielle.

Sous ce simple titre *Une rentrée* (1) l'art[icle] présente l'ouverture d'une école libre com[me] la rupture de l'Union sacrée et tente d'apito[yer] le lecteur sur l'école officielle persécutée pa[r] l'école libre.

Nous donnons de larges extraits de cet arti[cle] à la fois très habile et très dangereux quand [on] se rend compte qu'il s'adresse surtout à des [lec]teurs, instituteurs eux-mêmes, en qui il [fait] naître l'idée qu'ils sont victimes des « curés ».

C'est aujourd'hui la rentrée..., par un ciel [d']automne. La classe, fraîchement peinte, attend [ses] hôtes.

. . . .

Tout est prêt. Et pour rendre encore plus acc[ueil]lante la grande pièce claire, un bouquet s'épan[ouit] sur le bureau, joli bouquet d'automne fait de [mar]guerites d'or et de feuillage d'églantier aux baie[s] carmin.

Le maître attend. Il est tout jeune. Vingt-huit [ans], dans la plénitude de ses forces physiques et inte[llec]tuelles. L'an dernier, au retour de la guerre, [il a] repris sa classe avec un enthousiasme nouveau, [une] volonté plus réfléchie. Ce matin, il attend [avec] anxiété... Il sait déjà qu'il ne reverra pas tous [ses] enfants... Une école libre s'est ouverte depuis [quelques] jours. Et M. le curé s'emploie activement à la [rem]plir. Les résistances faiblissent. On a même tr[ouvé] un bon moyen de concurrence : l'institutrice

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 7. 11. « Revue corporative », p. 31 : « Causerie pédagog[ique] — Une rentrée ».

gera l'école libre, faisant son profit de la coéducation, recevra les enfants des deux sexes.

Ces enfants arrivent. Il y en a quatre !... D'autres viendront plus tard. Ils sont retenus par les travaux des champs. On pourra aller jusqu'à dix.

Et pourtant les parents étaient contents. Ils disent tout haut leur profonde estime pour le jeune maître intelligent, si dévoué, si sympathique. Mais tout de même, ils cèdent. Absolution, communion, enfer !... Ils cèdent et payent, car l'école concurrente est payante. Ils sentent que ce payement leur assure une certaine bienveillance dans ce monde, sans parler des joies de l'autre.

Le jeune maître a des larmes dans les yeux. Tel enfant, si bien doué, auquel il avait donné tant de soins désintéressés, n'est pas venu. Il ne viendra plus. Que fera-t-on de lui là-bas ? Et le petit Jean, si chétif, mais si sympathique, ne le prendra-t-on pas à rebours ? Et Pierre ? Et Jacques ? Quelle misère est la nôtre !...

. . . .

N'est-ce pas vrai aussi qu'elle est en péril notre œuvre Ecole, la sainte Ecole laïque, la véritable école libre où tout n'est que tolérance, éveil et respect de la personnalité ? — Qui la défend contre la redoutable concurrence ? Et pourquoi est permise sur les parents cette intransigeante pression du clergé et des riches, n'ayant en vue que le triomphe d'un parti ? Le gouvernement laisse libres ses fonctionnaires dans le choix de leur école. C'est très bien. Mais les instituteurs ne sont-ils pas des fonctionnaires, eux aussi ? Et les fonctionnaires n'auront-ils de contact entre eux que dans les assemblées corporatives ?

La grande victime, c'est l'enfant... C'est ce que nous comprenons bien, et voilà surtout ce qui nous attriste...

. . . .

Que dire ? Que faire ?

Or, précisément, ce matin, je lisais dans un journal politique un appel nouveau à l'union sacrée. Et l'écrivain souriait avec esprit en comparant les bienfaits de cette union à la bataille politique des années d'avant la guerre où l'on dévorait à chaque banquet démocratique un curé comme plat de résistance, un enfant de chœur comme entrée et une religieuse au dessert. C'était horrible. Eh bien ! vraiment, on n'a pas tout mangé. Et ceux qui restent ne paraissent en appétit. Qu'en pensent le curé et ses ouailles qui viennent de vider d'un coup l'école dont parle mon correspondant avec une tristesse pleine d'émotion ?

C'est la liberté. C'est la loi.

Très bien.

Mais l'union sacrée ?

Quoi, vous avez dans un village une petite école de vingt à trente enfants et vous créez à côté une autre petite école qui en prendra la moitié et vous dites : c'est la loi.

Soit ! La loi vous autorise à faire une mauvaise action, tout simplement.

Vous criez union, et vous provoquez à la bataille.

Il ne faudrait pas connaître le village pour soutenir que ces deux écoles rivaliseront pour le bien. Elles rivaliseront pour le nombre. On se déchirera. On s'injuriera. Les enfants, même au catéchisme, feront deux bandes. Et les pierres partiront toutes seules.

Voilà votre œuvre, créateurs de l'école privée.

Et si le maître d'école se plaint, vous direz qu'il est méchant et qu'il vous a déclaré la guerre ; vous l'accuserez d'avoir violé l'union sacrée.

Il n'y a pas que les Allemands qui font des querelles d'Allemand.

Si j'étais ministre de l'Instruction publique, je tirerais vigoureusement les oreilles à l'instituteur qui, dans son village, aurait semé la guerre au lieu de prêcher la paix.

Mais si j'étais l'évêque du diocèse, le curé qui en aurait fait autant serait mis en pénitence dans un de ces couvents où l'on enferme les fanatiques plus dangereux que les fous de Charenton.

MORALE

La morale est expliquée par le simple mécanisme purement physiologique du cerveau dans un article de la *Revue de l'Enseignement primaire* intitulé *Mécanisme de la pensée* (1) :

Comment fonctionne le mécanisme de la pensée ? Voici comment on peut le montrer : Venez à moi et comptez le nombre de phénomènes dans ce seul acte de venir à moi : 1° Vous avez entendu ; 2° vu ; 3° voulu venir vers moi ; 4° marché vers moi. — Avec quoi avez-vous entendu ? vu ? — Avec quoi avez-vous voulu venir vers moi et qu'est-ce qui a commandé à vos jambes de marcher ? Le cerveau. — Oui, c'est le cerveau qui entend, voit, comprend, commande par l'intermédiaire des nerfs. Montrer, sur un tableau d'histoire naturelle, les nerfs, fils ténus répandus par tout le corps : les uns portant au cerveau les sensations du dehors (nerfs *sensitifs*), les autres exécutant la volonté (nerfs *moteurs*)....

Insister à la fin sur le rôle du *cerveau* : là arrivent les sensations, là se forment les idées, de là part la *volonté*. Comme preuve, on peut citer l'expérience suivante : un oiseau à qui on a enlevé le cerveau reste indéfiniment sur son perchoir. Si on lui met de la nourriture dans le bec, il l'avale, la digère et vit. Mais il ne bouge pas pour l'atteindre : plus de volonté. Si on la lui place sous le bec, il ne la saisit pas : plus d'odorat, plus de vue, plus d'intelligence. Toutes les expériences ainsi faites sur des oiseaux et des poissons ont abouti aux mêmes résultats : jamais un signe d'intelligence ni de volonté.

Conclure que ce mécanisme de la pensée explique notre vie morale. Le milieu où nous vivons agit sur nous. Nous en recevons des sensations qui éveillent notre pensée, la mettent en travail, stimulent notre volonté et déterminent nos actions.

FAMILLE

L'émancipation de l'enfant.

L'enfant dans la cité future appartiendra à l'Etat, qui seul aura le droit de désigner ses éducateurs, tant pour le corps que pour l'esprit, c'est la thèse qui découle d'un article de la *Revue de l'Enseignement primaire* consacré à *L'Evolution de la famille* (2) :

Dans l'Etat futur, la puissance paternelle, survivance du droit de propriété exercé par le *paterfamilias* romain sur ses enfants aussi bien que sur sa femme, et sur celle-ci comme sur les esclaves, les troupeaux et la terre, aura disparu. Le père et la

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 26. 9. 20 : « Revue scolaire », p. 14 : « Le mécanisme de la pensée ».

(2) *Revue de l'Enseignement primaire*, 31. 10. 20 : « Revue scolaire », p. 106 : « L'évolution de la famille ».

mère n'auront sur leur progéniture aucun droit d'aucune sorte, mais seulement des devoirs qui peuvent ainsi se formuler : aider l'Etat dans la tâche qui lui incombe vis-à-vis des jeunes générations. L'éducation et l'instruction, affaires d'Etat, seront réglées souverainement par l'Etat. Les médecins représentant la communauté confieront chaque enfant à la personne qui donnera les soins les plus tendres et les plus éclairés. La loi présumera que cette personne est la mère, mais cette présomption, si naturelle, si conforme à la réalité dans l'immense majorité des cas, ne sera pas juridique, mais seulement susceptible de preuve contraire. A toute époque, depuis la naissance jusqu'à la majorité sociale, l'autorité médico-judiciaire pourra intervenir. Statuant d'office ou sur une plainte, toute personne ayant le droit et le devoir moral et même l'obligation légale, sanctionnée disciplinairement, de dénoncer les faits ou négligences répréhensibles, cette autorité pourra remettre l'enfant au père vivant séparé de la mère, à un grand-parent, à un collatéral, à un étranger même.

ERNEST TARBOURIECH.

La femme.

La condition de la femme dans l'avenir (1), son indépendance absolue à l'égard de toute autorité maritale, telles sont les idées d'avenir que les institutrices sont invitées à suggérer à leurs élèves :

La première réforme, c'est de mettre autant que possible les deux sexes sur un pied d'égalité, dans l'éducation, dans le mariage et dans la grande société. Le sexe féminin ou masculin est une étiquette qui peut couvrir des marchandises fort différentes. Bien des hommes sont inférieurs au type moyen des femmes ; bien des femmes dépassent la mesure moyenne de leur sexe. Que toutes les aptitudes soient libres de se développer sans contrainte, l'équilibre se fera de lui-même. Mais si l'un des sexes pouvait, à bon droit, réclamer certains privilèges et immunités, à coup sûr ce serait le sexe dit faible auquel la nature, personne peu équitable, a imposé la lourde obligation de reproduire l'espèce, de nourrir et d'élever les jeunes. Une civilisation future plus humaine et mieux armée que la nôtre, pourra peut-être alléger ce fardeau : il restera toujours très lourd, et, dans l'avenir comme il l'a fait dans le passé, il créera à la femme des conditions désavantageuses dans la concurrence individuelle aussi bien pour les travaux manuels que pour les travaux intellectuels. En fait, presque toutes les femmes qui se sont distinguées dans les arts, dans les lettres, ont été peu ou point mères.

PATRIE

Sous le titre *Préparons demain* (2), on annonce une opposition entre l'école du passé, l'école patriote, et l'école de l'avenir « l'école unique internationale » :

... Nous fûmes élevés dans une grande erreur — et c'est la cause de nos misères — hostile à la vie de toute organisation sociale clairement ordonnée et paisible : *l'exagération préméditée et mensongère de nos droits, avec, pour contre-partie, la méconnaissance inique de ceux d'autrui.* L'école, qui doit, avant tout, enseigner la vérité, a faussé des générations d'esprits en défendant une doctrine de gouvernement, doctrine érigée en culte, dont les dogmes intangibles, aboutissaient à exciter la haine contre les gouvernements étrangers. Prétention contraire à l'esprit laïque, tout de libre critique, et qui, diffusée dans nos esprits, nos mœurs, et jusque dans nos lois, a conduit à l'acceptation des pires disciplines : idéal d'orgueil nationaliste, pétri de défiance et d'envie pour le prochain, même traditionnellement neutre ; concept stupide, dont l'exaltation nous a ramenés aux pires horreurs des siècles barbares, qui nous ne pouvions établir notre prospérité et notre liberté que par la spoliation et la mise en sujétion du rival ; dévouement absolu à des patries guerrières dont les compétitions sanglantes, périodiques, inévitables, ont déchiré, déchirent et continueront à déchirer, si on n'y avise, notre pauvre humanité !

J'entends bien que cette faute ne fut point particulièrement la nôtre. Elle a, de tout temps, dominé la pensée *universelle.* A qui veut examiner les faits sans parti pris, il apparaît que tous les historiens, à quelque âge, à quelque race qu'ils appartiennent, furent principalement des « historiens de guerre », c'est-à-dire des apologistes de la patrie orgueilleuse et agressive, des excitateurs de l'injuste force, obstinément muets sur les faits contraires à leurs préférences de classe ou de parti. Or, nous revendiquons pour l'avenir une directive qui soit en harmonie avec la vérité. Aux haines meurtrières nous voulons substituer la coopération de toutes les activités mondiales par la synthèse des nationalités. Est-il si loin le temps où, de province à province, et même de village à village, les rancunes des dirigeants s'exprimaient en expéditions populaires, sanglantes et dévastatrices ? Vint la patrie qui assura la paix. Pourquoi donc y aurait-il impossibilité à fondre et harmoniser les patries concurrentes d'aujourd'hui, agrégat des provinces défuntes ? En ce lendemain de guerre, il nous faut donc encore lutter *non contre l'humanité mais contre la haine,* inadmissible principe des gouvernements. Et par là apparaît la nécessité de l'*Internationale de l'enseignement,* fondée au récent Congrès de Bordeaux, dont l'effort devra tendre à réaliser l'école unique internationale, lieu « de jonction des divers courants humains, des aptitudes diverses, du travailleur manuel et de l'intellectuel, recevant, avant toute spécialisation, une même éducation générale, spéculative ou pratique... universellement humaine ».

(ROMAIN ROLLAND, *lettre du Congrès.*)

Service militaire.

Sous ce titre on prône *le service d'un mois !* (1) :

Qu'on ne nous parle plus du service de trois ans, ni même de deux, ni même d'un seul. La preuve est faite qu'en quelques semaines on peut instruire un soldat. Les volontaires qui ont sauvé la Pologne ne comptaient guère plus d'un mois d'instruction.

Il ne s'est pas écoulé un mois, en effet, entre le moment des enrôlements en masse et la libération de Varsovie. Et les jeunes troupes, encadrées par les anciennes, c'est entendu, ont su se montrer leurs égales. Elles les ont même entraînées, « électrisées », selon le mot d'un de leurs chefs, le général Sosnkowski.

(1) *Revue de l'Enseignement primaire,* 31. 10. 20 : « Revue scolaire », p. 104 : « La famille d'aujourd'hui ».
(2) *Revue de l'Enseignement primaire,* 26. 9. 20 : « Revue corporative », p. 2 : « Préparons demain ».

(1) *Revue de l'Enseignement primaire,* 30. 10. 20 : « Revue sociale », p. 8 : « Le service d'un mois ».

La preuve est faite. Les partisans de la prolongation du service ont leur idée de derrière la tête. Ils ne veulent pas d'une armée nationale, mais d'une armée de prétoriens.

Nos parlementaires, espérons-le, ne seront ni assez naïfs ni assez roublards pour la leur donner.

AUTORITÉ

Chef de l'État.

La diminution, on peut même dire la suppression de l'autorité du président de la République est aussi envisagée dans la *Revue de l'Enseignement primaire* (1) :

La solution à laquelle nous pensons est à l'opposé de celle qui est préconisée dans ce sens extensif, notamment par le groupe *France*, par M. Millerand, par mon ami M. Pierre Audibert, dans le *Radical de Marseille*, qu'il dirige dans un si ferme esprit républicain avec tant de distinction : ce que nous devons demander, c'est à faire rentrer plus encore dans l'ombre le président de la République ; et tout au fond de moi je souhaiterais même sa suppression, pour être d'accord avec l'évolution politique de la démocratie.

Dans un pays aussi démocratique que le nôtre, c'est le président du Conseil qui doit être le seul et unique chef du Gouvernement, car lui seul est, peut être responsable, sans créer, aux heures de conflit entre lui et la majorité, de véritable crise dans le gouvernement.

Laissons tomber de vétusté les derniers reliquats du pouvoir personnel, et donnons le meilleur de notre temps à organiser la République des producteurs avec des directoires dirigeants, expression de notre vie de plus en plus collective.

Si l'on tient à conserver le président de la République, pourquoi ne pas lui donner la présidence du Conseil d'Etat, pour marquer aux yeux de tous, d'une façon solennelle, que, dans une République, c'est la justice qui doit être le premier pouvoir de l'Etat ? Cette présidence juridique est actuellement dévolue au garde des Sceaux, agent politique d'un parti ou d'une majorité, ce qui est contraire aux convenances du droit, étant donné que le concept de justice doit tendre à l'universalité.

Le choix des ministres devrait être transféré du président de la République au président de la Chambre, chef de la majorité politique du pays.

Pour me résumer, j'estime que le président de la République pourrait continuer à être nommé par le Congrès ; qu'il ne devrait être ni gouvernant occulte ni subalterne cérémoniaire ; qu'il devrait être surélevé non dans l'ordre politique, mais dans l'ordre judiciaire.

Supérieurs hiérarchiques.

Leur autorité ne paraît pas mieux admise — au contraire — que celle du chef de l'Etat, à en juger par cet article sur *L'Esprit syndicaliste* (2) :

Nous ne cachons pas qu'en orientant notre mouvement vers le syndicalisme, forme supérieure du corporatisme, nous sommes obligés d'attaquer la constitution administrative ancienne qui s'est cristallisée à peu près telle quelle depuis le jour où Napoléon Ier l'établit comme moyen de gouvernement. L'Association — quels qu'en soient le nom et la nature juridique — sera toujours pour nous une arme de combat, un foyer de révolte non seulement contre les nombreux abus administratifs quotidiens, mais contre l'abus générateur de tous les autres : l'autorité hiérarchique, telle qu'elle survit dans la Constitution napoléonienne, qui, par définition, est despotique et arbitraire.

C'est là qu'est l'opposition irréductible de nos groupements, celle qui explique le départ des dissidents après notre Congrès de décembre. Notre conception de l'ordre est tout à l'opposé de celle des administratifs. Nous nous plaçons face à l'Administration pour traiter d'égal à égal avec elle, pour discuter librement le contrat de travail ; l'autorité ne viendra pas d'en haut pour descendre en cascade jusqu'au bas de l'échelle hiérarchique ; elle sera acceptée sur le plan de l'égalité et la déférence sera aussi grande pour l'instituteur que pour l'inspecteur, si l'un ou l'autre révèle réellement une supériorité professionnelle sur la masse anonyme. La responsabilité ne sera plus seulement pour des « chefs » qui, une fois par an, prennent contact avec la classe du maître, mais surtout pour ce maître lui-même, véritable agent d'exécution du service scolaire ; c'est la collectivité syndicale qui, par ses délégués à la Commission paritaire, partagera avec l'administration la compétence professionnelle dans la direction de l'école.

Rapports avec la C. G. T.

D'abord *sur le terrain scolaire*, « pour effriter, puis pour abattre le pilier » de la hiérarchie administrative (1) :

L'Administration de 1920 est toujours celle que le despote avait construite pour sa politique personnelle. Au lieu d'être au service d'un monarque, elle est au service d'un clan, d'une oligarchie beaucoup plus égoïste, beaucoup plus « lutte de classe », depuis que les profits de guerre ont été conservés et consolidés à la féodalité financière par la Chambre du Bloc national. La hiérarchie administrative est un pilier de l'ordre capitaliste.

Que faire pour effriter, puis pour abattre ce pilier ?

Nous organiser syndicalement en appuyant notre Fédération sur l'organisation confédérale, mieux outillée que nous pour en imposer à la masse populaire, qui souffre sans connaître les causes de sa souffrance.

Le Gouvernement ne veut pas. Il se croit certain d'obtenir la dissolution de nos Syndicats par les tribunaux. L'affaire est assez importante pour que nous acceptions le rendez-vous chez dame Thémis. Mais si, comme on peut aisément le prévoir, les juges accordent satisfaction au pouvoir exécutif, qui peut nous empêcher demain d'utiliser nos forces d'abord contre l'administration actuelle de l'école ? Car c'est là qu'est notre révolution, beaucoup plus qu'ailleurs. Je ne veux pas dire que nous devons ignorer le problème total de l'aménagement social ; nous sommes intéressés comme tous les citoyens de ce pays à l'avènement d'un régime meilleur, mais nous

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 3. 10. 20 : « Revue sociale », p. 5 : « La présidence de la République ».

(2) *Revue de l'Enseignement primaire*, 3. 10. 20 : « Revue corporative », p. 9 : « L'esprit syndicaliste ».

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 26. 9. 20 : « Revue corporative », p. 1 : « Comptons sur nous-mêmes ».

ferions bien mieux de travailler sur notre propre terrain avant de donner la leçon aux autres syndiqués et surtout au bureau confédéral, qui, étant désigné par eux, les dirige dans une voie librement choisie. Trop de militants voient le mal chez le voisin, mais leur activité servirait bien mieux la cause générale si, au lieu d'avoir la prétention de conduire les organisations nouvelles, nos censeurs de la C. G. T. entraînaient d'abord les troupes de l'enseignement primaire à l'assaut de la bastille universitaire, tout en réformant par leur propre action directe cette école populaire dont ils sont, plus que les chefs, responsables devant la collectivité.

Ensuite il faut s'unir à la C. G. T. sur le terrain général pour instaurer « un ordre nouveau » (1) :

Nationalisation d'abord. On nationalisera les chemins de fer, on nationalisera les mines, on nationalisera les forces d'énergie électrique. Aux intérêts particuliers dressés contre l'intérêt général on substituera la direction collective de toutes les forces productrices du pays.

Mais surtout on établit un projet d'ensemble sur la *direction générale de l'économie nationale*. A tous les efforts chaotiques et dispersés de l'industrie et du commerce privés, on substitue une organisation d'ensemble.

De grands services nationaux : *Conseil central des banques, Conseil général des transports et de l'outillage, Conseil général des Syndicats, Office de l'agriculture*, etc., constitueront autant de grands ministères économiques, ministères de la production, de la circulation, de la répartition, substitués à nos misérables ministères politiques, impuissants et caducs.

Et, au lieu et place de notre vieillote et falote présidence du Conseil, un *Comité directeur de l'Economie nationale* pour organiser et coordonner tous ces grands services.

On voit ce qu'il faut penser des attaques perfides dirigées contre la C. G. T. On l'accuse de détruire la France à l'heure même où elle la refait.

PÉDAGOGIE

Ce que serait l'école syndicaliste (2).

Par nature, notre enseignement laïque accepte cette conception du travail; notre morale veut, en effet, que l'homme trouve en lui-même les raisons de son existence et les règles de son activité; elle s'oppose à la conception religieuse qui a créé les classes en accordant seulement à une élite l'élévation de l'esprit et en abandonnant à la masse des hommes « inférieurs » la seule destinée de l'obéissance et de la résignation. A la contemplation et au mépris de la chair nous opposons encore l'action et la réhabilitation du corps. Aussi nous voulons que chaque travailleur puisse donner le plein de sa capacité de production; son talent spécialisé et variable sera adapté à la fonction sociale qu'il assumera non pas seulement en vue de la satisfaction de ses besoins individuels, mais pour la prospérité générale. La tâche de l'éducateur sera donc de préparer ce travailleur dans l'enfant par le dével[o]pement rationnel et hygiénique du corps et p[ar] l'éveil, puis l'orientation des facultés. Mais l'ad[o]lescent sera un apprenti agricole, industriel, co[m]merçant, etc.

La terre, l'atelier, l'usine, le bureau l'initier[ont] à l'instruction professionnelle; alors l'institute[ur] devra garder le contact avec le Syndicat contrôla[nt] et surveillant l'apprentissage; c'est lui qui donne[ra] à l'enfant déjà éveillé à la vie collective les explic[a]tions qu'on ne peut pas fournir dans les heures [de] travail : il y a à donner tout un complément d'en[-]seignement à la technique du métier et l'institute[ur] est tout désigné pour donner cette éducation compl[é]mentaire. Comment pourrait-on lui interdire le co[n]tact nécessaire? Et où ce contact serait-il plus faci[le] qu'au Syndicat et à l'Union des Syndicats?

Comment « l'école du travail » préparerait l'école bolcheviste. (1)

L'*école du travail*, en réhabilitant définitiveme[nt] le travail, lui assure dans l'école une place égale [à] la culture de l'esprit, ou, plus exactement, elle assu[re] l'unité de la vie, elle réunit la série d'activités q[ui] avaient été arbitrairement séparées et opposées : celles qui relèvent plus spécialement du trava[il] manuel et celles qui constituent le travail intelle[c]tuel. Cette pédagogie discipline sur le même pl[an] et en même temps les forces du corps et celles [de] l'esprit. On voit ainsi en quoi réside la véritab[le] originalité de l'enseignement russe, qui opère da[ns] l'ordre moral, en grandissant et en honorant le tr[a]vail, et dans l'ordre intellectuel, en lui donnant d[es] bases scientifiques, une véritable révolution pédag[o]gique.

Révolution non plus seulement humaine, non plus seulement démocratique, mais d'essence ouvrière [et] socialiste.

D'essence ouvrière, oui, car elle incorpore au tr[a]vail l'idée proprement dite et spiritualise l'effo[rt] permanent et libre du producteur; et d'essence so[-]cialiste, car elle fonde en fait l'égalité véritable, el[le] permet enfin l'accession de l'ouvrier à la directio[n] du travail et de la société en lui donnant la capaci[té] nécessaire.

On se rappelle en quels termes vigoureux Proudho[n] a condamné la philosophie spiritualiste, plato[ni]cienne et chrétienne, qui défend la supériorité [de] l'esprit sur la matière et légitime en fait la divisio[n] de la société en deux catégories, celle des spirituel[s] faits pour le commandement, et celle des charnel[s] voués au travail et à l'obéissance. Cette division, q[ui] consacre la suprématie des hommes de pensée, fon[de] la « subalternisation du travail » et la distinctio[n] entre les philosophes et les artisans, les maîtres [et] les esclaves, les pasteurs et le troupeau; propremen[t] chrétienne, elle considère ceux qui prient, qu'el[le] place très haut, et ceux qui, travaillant, les serve[nt] et leur obéissent. De là provient le préjugé presq[ue] indéracinable de la distinction entre travail nobl[e,] celui de l'esprit, et travail roturier, celui du corp[s.] Une école où le travail productif est à la base [de] l'enseignement autant que le travail purement péd[a]gogique doit nécessairement modifier cette échelle [de] valeurs, et, éduquant le producteur complet, l[ui] assurer une place prépondérante dans la société.

---

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 12. 12. 20 : « Revue sociale », p. 47 : « La C. G. T. et l'Ordre nouveau. — Le langage des faits ».

(2) *Revue de l'Enseignement primaire*, 3. 10. 20 : « Revue corporative », p. 9 : « L'esprit syndicaliste ».

(1) *Revue de l'Enseignement primaire*, 14. 11. 2[0] : « Revue corporative », p. 35 : « L'enseignement dan[s la] République russe : l'Ecole du travail ».

IMP. PAUL FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe. — *Le gérant* : A. FAIGLE.